

EDOUARD ESTAUNIE ET LA VIE SECRETE

by

Betty Frey

A thesis submitted to the Faculty of
Graduate Studies and Research in partial
fulfilment of the requirements for the
degree of Master of Arts.

Department of French,
McGill University,
Montreal.

May 1959

INTRODUCTION: LA VIE D'EDOUARD ESTAUNIÉ

"Estaunié n'est pas de ceux qui n'ont vécu leurs pensées généreuses qu'en imagination et dans leurs livres... Sa vie aussi est une oeuvre d'art."

Camille Cé. (1)

(1) Regards sur l'Oeuvre d'Edouard Estaunié, p. 38.

"Que sera donc cet enfant?" se demandait-on à la naissance d'un futur grand homme. La mère d'Edouard Estaunié se posa probablement la même question lorsqu'elle découvrit dans un pupitre un cahier d'écolier appartenant à son fils, alors âgé d'à peine sept ans, et dans lequel il avait écrit un petit récit intitulé "L'Orage". Comme pour annoncer sa future production littéraire, le petit garçon avait ajouté sur la couverture du cahier la série d'oeuvres "en préparation" du même auteur! La mère dut se sentir fière de son enfant car elle ne trahit point son secret. Au contraire, elle l'encouragea dans ses ambitions, se fit la confidente de ses rêves et partagea sa vie intime et profonde.

Mais le titre même de ce premier récit n'est-il pas un présage à l'égard de l'oeuvre du grand "romancier de la douleur"? N'allait-il pas dépeindre si parfaitement les orages de la vie, les conflits de conscience, les défaites et les victoires morales des hommes tels qu'ils apparurent à son oeil perçant d'observateur?

La tempête avait déjà soufflé sur sa propre famille et il était né orphelin de son père, emporté par la fièvre typhoïde huit mois seulement après son mariage. Le pauvre petit ne le connut donc que par ce que lui raconta une mère éplorée, qui portait avec peine le

fardeau de ce veuvage. Peut-être son grand-père maternel, M. Monthieu, lui parla-t-il aussi de ce père qui avait été ingénieur des mines tout en manifestant aussi des dons d'écrivain. En tout cas cet aïeul décida qu'Edouard prendrait la place de son père en devenant lui-même ingénieur. Ainsi, entouré des soins d'une mère fort intelligente et d'un grand-père très dévot, très strict et soucieux de lui inculquer de bonnes habitudes, notre petit garçon commença son éducation dans cette ancienne capitale de la Bourgogne, Dijon, où, dans une de ses rues étroites à l'ombre de la cathédrale, il était né le 4 février 1862.

Madame Estaunié descendait d'une vieille famille connue en Bourgogne par son ultraroyalisme. M. Monthieu, son père, avait commencé sa vie dans les jouissances du monde, mais au bout d'un certain temps il se tourna vers la piété et devint très sévère pour lui-même et pour les autres. Sa femme, dit-on, avait un esprit étincelant, mais malheureusement pour lui, elle mourut jeune.

Quant au grand-père paternel, il était né d'une vieille famille bourgeoise aimant la terre et de forte conviction janséniste. Il possédait une grosse ferme à Ste.-Julia où il vivait content, après avoir quitté le professorat au petit séminaire de Toulouse. Sa femme, plus sévère que lui et plus rigoureusement janséniste encore, s'occupait des choses du ciel plutôt que de celles

d'ici-bas, de sorte que la politique n'avait pas place dans ce foyer.

Ainsi Louis-Marie Edouard Estaunié hérita de ces ancêtres cette fidélité intransigeante aux devoirs religieux, politiques et quotidiens.

La mère d'Edouard se remaria alors qu'il était âgé de cinq ans. La vie était sérieuse chez les Estaunié, et grand-père, qui lui-même quittait souvent son lit au milieu de la nuit pour prier, faisait lever son petit-fils à cinq heures du matin, pour qu'il préparât à fond ses devoirs d'école. Au reste, un des seuls divertissements offerts à Edouard, c'était de parcourir les rues de la ville pour se rendre à l'école des Jésuites. Cette institution lui laissa des souvenirs plutôt désagréables, et le sentiment de se trouver dans une atmosphère étouffante qui bridait ses libertés et le blessait intérieurement.

Ses premières études terminées, il dut quitter cette mère qu'il adorait, pour se rendre, à l'âge de seize ans, à Paris où il se trouva plus d'une fois triste et solitaire. Il s'était soustrait aux règles des Jésuites pour devenir élève au Lycée St. Louis. En étudiant assidu, il travaillait fermement à l'obtention de ses diplômes pour plaire au grand-père, mais cela ne l'empêcha point de nourrir de plus en plus l'espoir d'être un jour écrivain, selon le véritable penchant qu'il avait confié à sa mère.

Reçu à l'Ecole Polytechnique, il fit ses classes avec d'autres futurs romanciers, Lucien Fabre et Marcel Prévost. Un jour il se trouva, précisément comme Julien Dartot dans Le Ferment, pourvu d'un certificat, mais sans travail. Comme lui aussi, il donna des leçons particulières pour gagner son pain. Les études de droit le tentèrent un moment, mais sa réussite à un concours d'ingénieurs des Postes et Télégraphes fixa sa destinée. Dès lors, il se mit à gravir tous les degrés de l'administration grâce à une honnêteté remarquable et par un travail fidèle et consciencieux. Dès lors aussi, tous ses loisirs allaient être consacrés à sa vocation de romancier, laquelle devait finalement lui ouvrir les portes des Belles Lettres, dont il devint le président, et de l'Académie française, qui reconnut ainsi ses mérites littéraires.

C'est à l'âge de vingt-neuf ans qu'Estaurié publia son premier livre intitulé Un Simple. Mais cette oeuvre passa à peu près inaperçue. Ce fut du reste à force de travail honnête et persévérant que notre écrivain réussit à s'imposer, et cela sans avoir recours aux protections et à la publicité tapageuse dont certains n'hésitent pas à se servir. Perrin, son éditeur, eut d'emblée confiance en la qualité de ses oeuvres: "Je prends le livre, dit-il. Je voudrais avoir toute votre production. Il n'y aura pas de contrat. Donnez-moi seulement

votre parole." (2)

Au service du gouvernement, l'ingénieur donna toute son énergie et tous ses soins à son travail, sans permettre à ses occupations de romancier d'empiéter sur le temps qui appartenait à l'administration. Les moments que d'autres prenaient pour se délasser dans leurs foyers ou leurs clubs, lui les consacrait régulièrement et jalousement à la composition de ses romans. Son dévouement à cette activité presque secrète nous rappelle celui de M. Lethois, qui, pendant vingt années poursuivit en cachette des recherches sur les fourmis. Sa ponctualité aux devoirs de cette double vie n'était égalée que par la minutie avec laquelle il fouillait ses dossiers et contrôlait la mise en oeuvre des plans de travail. La discipline sévère, héritage de sa famille, à laquelle il se soumit, lui permit de faire face à la dualité de ses occupations sans que l'une ou l'autre eût à en souffrir. Dans les Postes et Télégraphes on l'apprécia comme expert et technicien. Il était aussi grand organisateur, de sorte qu'on lui confia le poste de directeur d'abord, puis celui d'inspecteur-général.

Une mission spéciale le conduisit

(2) Camille Cé, Regards sur l'Oeuvre d'Edouard Estaunié, p. 31.

en Hollande où il eut à étudier les systèmes techniques de ce pays. Pendant ses loisirs il passa son temps dans les galeries d'art, étudiant particulièrement les maîtres peu connus de la peinture. C'est ce qui valut au monde la parution d'Impressions de Hollande, Petits Maîtres, dans lequel il décrit sa façon d'interpréter la vie, la véritable essence de ses romans à venir. Ce qu'ils avaient accompli à l'aide du pinceau, il était destiné à le faire avec la plume, d'une manière extraordinairement vivante et captivante.

D'autres voyages lui permirent d'admirer plusieurs pays d'Europe. Il eut plaisir à voir les grands musées et basiliques de Londres, de Madrid, de Vienne, de Stockholm et de St. Pétersbourg, mais tout ce qu'il vit n'enleva rien à sa prédilection pour la France. Tous ses romans sont placés dans le cadre de son pays natal, à l'exception d'une courte nouvelle concernant la Roumanie. C'était un fervent de la province, de la nature et particulièrement de l'alpe qui furent pour lui une source d'inspiration constante pour son oeuvre littéraire.

Le voyage en Hollande dont nous venons de parler fut suivi de plus de trente ans de travail assidu dans l'administration. A cause de ses capacités, Estaunié fut nommé directeur de l'Ecole d'Application, institut dont on avait presque résolu la fermeture. Mais,

sous l'impulsion que lui donna son nouveau directeur, ce centre d'études et de formation d'ingénieurs et d'administrateurs postaux connut un nouvel essor, et, déjà une année après, on avait oublié qu'il avait été sérieusement question de le clore. Des étudiants de toute l'Europe vinrent y étudier sous l'égide de maîtres réputés. C'est dans cette école que Curie fit sa première conférence sur le radium.

Pendant la première Grande Guerre, le gouvernement français l'attacha au Quartier Général Britannique, où il dirigea toutes les communications télégraphiques entre l'Angleterre et la France jusqu'en 1917, où on lui confia la direction de toutes les transactions nécessaires en rapport avec le matériel appartenant à la France. En 1919 il demanda sa retraite, mais peu après Millerand le rappelait pour lui offrir le poste délicat de président de la Commission des Liquidations des biens allemands en Alsace-Lorraine, position dangereuse pour cet homme intègre au moment où les puissants montraient les crocs quand on ne leur accordait pas la part du lion! Il fut récompensé de ses services pendant la guerre par les gouvernements français et belge, et reçut la médaille de l'ordre de Léopold et l'honneur d'être commandeur de la Légion d'Honneur.

Madame Estaunié, mère, devint

veuve pour la seconde fois et s'en alla vivre chez son fils. C'est peut-être la raison pour laquelle celui-ci renonça à son bonheur personnel. Lorsqu'en 1912, cette mère bien-aimée mourut, Estaunié fut au désespoir. Il était maintenant privé de sa confidente, de celle qui avait écouté scrupuleusement la lecture de chaque page de ses écrits depuis Un Simple jusqu'aux Choses Voient, et, d'autre part, il demeurait doublement seul, car une jeune fille qu'il avait aimée était devenue l'épouse d'un autre. Ce n'est qu'à la fin de la guerre qu'il retrouva et épousa celle qu'il portait toujours dans son coeur et qu'un veuvage avait libérée.

Edouard Estaunié ne fut pas reçu tout de suite à l'Académie mais, lorsque son talent de romancier fut reconnu à sa juste valeur, les portes de l'auguste institution lui furent largement ouvertes. Voici comment Henri Bidou, de la Revue des deux Mondes, introduit son intéressante narration du mémorable événement:

"Le plus sévère, le plus tourmenté, le plus sombre des romanciers a eu, le 2 avril, 1923, la plus brillante, la plus frivole, la plus élégante des réceptions. M. Estaunié avait pour parrains M. le maréchal Foch, qu'il est sans doute inutile de peindre, et M. de Curel, couleur de terre cuite, l'oeil aux aguets, la barbe sauvage, l'habit boutonné comme une veste de chasse. Entre deux figures si caractérisées, M. Estaunié n'était pas moins remarquable. Un front fuyant et chauve, entre des cheveux en oreilles de loup; des sourcils en barre; des yeux enfoncés dans une ombre triangulaire; un grand nez courbé auquel pendent

deux moustaches claires. Il lut d'une voix un peu blanche, mais sensible et bientôt émouvante. Et il a fait un admirable discours." (3)

Après cette introduction pittoresque, l'auteur de l'article fait remarquer que M. de Flers, appelé à prononcer le discours de réception, fit usage d'une tradition amusante de l'Académie et employée, en particulier, à l'égard de M. Capus, le prédécesseur de M. Estaunié, lors de son installation dans l'illustre assemblée. Il dit au nouvel élu:

"Monsieur, vous êtes né à Dijon, le 4 février, 1862. Vous avez fait vos premières classes au collège des Jésuites de cette ville. Vous l'avez quitté en 1878 pour venir poursuivre vos études à Paris. Vous avez été reçu à l'Ecole Polytechnique en 1882. Vous en êtes sorti en 1884. Vous avez été nommé en... Mais souffrez déjà que je m'arrête pour vous remercier, Monsieur, de l'étonnement si courtois avec lequel vous voulez bien apprendre les événements essentiels d'un destin qui, quelle que soit votre bonne volonté, ne doit pas vous être tout à fait inconnu." (4)

Après que les applaudissements que ce joli tour provoqua eurent cessé, M. de Flers fit allusion à la carrière du nouvel académicien, l'émut jusqu'aux larmes en lui parlant de sa mère, et montra de qui M. Estaunié tenait, en brossant le tableau d'un de ses grand-pères qui labourait la terre en lisant les vers épiques de Virgile, et de l'autre aïeul, M. Monthieu, homme de grande piété qui

(3) Henri Bidou, "Réception de M. Edouard Estaunié à l'Académie française," Revue des deux Mondes, 15 avril 1925, p. 944.

(4) Ibid, p. 946.

organisait des pèlerinages jusqu'en Palestine, et qui aimait passionnément la chasse. M. de Flers fit ensuite un résumé de la carrière et de l'oeuvre littéraire de notre écrivain, et le félicita de sa renommée d'auteur austère. Ce fut à tous égards un discours magnifique, dans le plus beau style académique, qui ne fut égalé que par l'admirable discours de Monsieur Estaunié lui-même.

On a beaucoup parlé du fonctionnaire rigide, incorruptible, implacable, qui vivait une existence en marge, ignorée de tous. Les critiques ont souligné aussi le côté austère, mystique du romancier qui, d'après eux, menait presque la vie d'un moine selon sa conception grave de l'existence. Toutefois, ceux qui ont connu Estaunié de près l'ont vu rire, jouer de bons tours inoffensifs, et l'ont entendu dire de spirituelles boutades qui montaient des profondeurs de son esprit comme des bulles d'air montent du fond d'un lac.

Celui dont les yeux interrogent sans cesse, scrutent, et percent jusqu'à l'âme des autres, est lui-même un mystère, et tout son visage et ses gestes même nous suggèrent la vie intérieure intense dont il va nous entretenir dans ses romans. Camille Cé, qui eut le privilège de passer quelques jours dans l'intimité de sa demeure privée, le décrit en ces termes :

"Le ton affectueux et le ton froid alternent. L'homme se livre et déjà s'est refermé. L'âme se replie

et, à pas lents, s'éloigne. Une longue déception le met en garde contre le don entier de l'être."
(5)

La joie constante de notre romancier fut d'écrire; aussi quand l'âge et les infirmités l'empêchèrent de continuer à produire des livres pour lesquels sa riche expérience avait en réserve des matières premières inépuisables, il souffrit beaucoup et la mélancolie l'abat-
tit. "L'Orage", son premier thème littéraire d'enfance devenait réellement cruel pour lui. Le cercle de ses amis se resserrant aussi graduellement, il demeura souvent seul avec sa fidèle compagne. On pouvait le trouver parfois à Lausanne, au bord du Léman, fuyant les rigueurs de l'hiver. C'est à peine s'il assistait une fois par an à l'Académie. En philanthrope secret, il s'appliqua alors à venir en aide, avec un doigté infini, à ceux qu'il savait être dans le besoin.

C'est ainsi qu'une grande lumière s'éteignit peu à peu sous l'oeil vigilant de celle qu'il aimait. Edouard Estaunié mourut à Paris, le 2 avril 1942, à l'âge de quatre-vingts ans. Avec lui disparaissait un homme de très grande valeur dans le monde industriel et militaire et un véritable maître du roman français.

(5) Camille Cé, Regards sur l'Oeuvre d'Edouard Estaunié, p. 15.

LA VIE SECRÈTE DANS SES DIFFÉRENTS ASPECTS:

CHAPITRE I

S I L E N C E

"Le silence d'un homme qui souffre suffit pour éteindre la beauté de l'univers..."

L'Appel de la Route, p. 89.

Les titres des romans d'Estaunié

favorisent la conjecture à l'égard de leur contenu. Un auteur de langue allemande les appelle: "Stille Titel, Titel, die auf einfache Schicksale hinweisen, lyrische Titel endlich."

(1) Quoi de plus tranquille, en effet, que Le Silence dans la Campagne? De même, Les Choses voient ne suggèrent pas une action bruyante, d'autant plus qu'il s'agit là d'objets inanimés, tels qu'une vieille horloge, un miroir et un secrétaire, inutilisés depuis longtemps. L'Empreinte, donnant une description de l'influence imperceptible, mais finalement définitive, subie par un jeune homme dans un milieu particulier, relève du domaine du caractère. Les Solitudes décrivent des situations toutes personnelles dans des drames familiaux, ainsi que nous le verrons plus tard. La Vie secrète et L'Infirme aux Mains de Lumière annoncent de même des histoires dont les plans ne seront pas remarquables par leur action, mais bien par le réalisme des réactions psychologiques de leurs personnages que l'auteur mettra au reste en évidence avec la plus haute maîtrise de son art. D'emblée, nous avons l'impression, en lisant ces titres, que l'écrivain fera passer devant ses lecteurs des problèmes philosophiques et psychologiques. Ainsi, la scène sur laquelle les acteurs joueront leurs rôles sera, non pas un champ de bataille visible,

(1) Werner Mahrholz, "Das heimliche Frankreich: Edouard Estaunié," Literarische Echo, 1926, XXVIII, p. 644.

mais bien l'âme humaine, le cadre intérieur où se gagnent et se perdent tour à tour des combats tragiques et révélateurs des vertus et des faiblesses humaines. Quant au lyrisme de ces titres, il est sur une note mineure, car Estaurié demeure le romancier de la douleur.

L a N a t u r e d u S i l e n c e

Afin d'être en mesure de percevoir les accents du silence, il faut parfois prêter attentivement l'oreille à ses doux accents. D'autres fois, c'est le "fracas du silence" qui nous parvient dans des injonctions péremptoires de nature à faire trembler la conscience humaine. "Le silence, comme la voix, a des nuances subtiles," (2) et l'écrivain s'attache à les découvrir en fouillant partout et en retournant toutes les pierres de l'expérience de ses semblables. Dans L'Appel de la Route il nous dit: "Il en est de toutes sortes: des silences où l'on se borne à ne rien dire, d'autres qui reposent, d'autres qui font haleter..." (3) Estaurié analyse ces genres de silence et bien d'autres encore.

Le silence extérieur sert souvent de point de départ ou de comparaison dans les romans qui font le sujet de notre étude. Ainsi le calme complet

(2) La Vie secrète, édition Ferenczi, Paris, 1928, p. 10.

(3) L'Appel de la Route, p. 338.

précédant le bruit du réveil de l'ancien Nevers, alors que ses habitants sont encore livrés au repos, est dépeint par cette phrase heureuse: "Un silence de songe, la ville dort." (4) Décrivant un tableau de Meyndert Hobbema, étudié pendant son voyage aux Pays-Bas, notre auteur parle du "silence des journées finissantes et du soir qui vient." (5) L'harmonie qui existe parfois entre le silence de la nature et celui des sentiments intérieurs est démontré dans le cas de Stéphane. "Il gardait au fond des yeux l'impression de cette immensité, n'imaginant rien de plus beau que ces déroulements de vallons calcinés... la nature l'avait pris à l'âme, et devant le silence des êtres, si pareil au sien, un afflux de bonheur printanier lui était venu." (6)

Le silence psychologique, ou silence de l'âme, revient à plusieurs reprises dans nos romans. Ainsi Stéphane, devinant avec douleur que sa mère attendait Marc Ferramus qui lui faisait la cour, et comprenant déjà quelle solitude le menaçait, se retourne avec angoisse, puis avec fureur dans son lit, "et, pour la première fois, il en prononça le nom dans le silence de son âme!" (7) De même, il y a des situations où, pareil à Alice de Vaubajour, l'être humain ressent fortement la nécessité d'être tranquille:

(4) L'Empreinte, p. 1.

(6) Un Simple, p. 49.

(5) Petits Maîtres, p. 112.

(7) Ibid, pp. 136-7.

"Jean! oh Jean! ne vois-tu pas qu'en ce moment j'ai besoin de silence! Je le voudrais partout... dans la maison... dans l'âme!" (8) Quand deux êtres s'aiment d'un amour réciproque, les circonstances extérieures ne comptent plus: "Au Puy, retrouverons-nous pareil silence? Le silence est en nous: il suffit d'être ensemble." (9)

Les conflits intérieurs qu'endurait un homme malade du coeur, lorsque le guide le tentait d'entreprendre l'ascension de la Meije, sont bien décrits dans Le Cas de Jean Bunant, et cette histoire montre que c'est parfois dans un petit silence que se prennent les grandes décisions: "Il y eut ensuite un petit silence, un de ces silences que rien ne distingue des autres, bien qu'ils décident parfois d'une destinée." (10)

Le silence reposant est présenté dans Les Choses voient, où tout une atmosphère se trouve créée par le "bon ordre": "Pour la première fois, j'étais libre d'écouter le silence de la maison. Il était, comme toujours, grave, reposant." (11) Une conversation s'engage, dans la voiture qui les ramène de chez Revel, entre Marc et Mlle Peyrolles. Puis "le silence recommença, dé-

(8) Le Labyrinthe, p. 259.

(9) Ibid, pp. 136-7.

(10) Le Silence dans la Campagne, p. 94; Voir aussi Un Simple, p. 182.

(11) Les Choses voient, p. 35.

licieux, reposant... Rien ne le menaçait plus... jusqu'à demain." (12)

Les silences tristes font l'objet de l'étude du romancier, et il en discerne une cause possible dans certaines situations pénibles et angoissantes peut-être, comme par exemple l'arrivée dans un pays qui vous est inconnu et où tout vous est étranger: "le silence des choses vous saisit, étrangement plus triste que le silence des êtres, demi-néant, abandon rappelant les solitudes infinies." (13) De même la campagne, en hiver, peut revêtir une monotonie accablante: "Tout est silencieux, d'une tristesse sans remède." (14) Mais la grande ville aussi peut abriter des silences tragiques: "rien ne répondit que le bruit de Paris qui, menaçant, assombrissait le silence." (15)

Nous voyons les silences glacés apparaître dans toute leur inexorable force déterminante, lorsqu'ils arrivent au moment psychologique: "Un silence glacé... nous couvrait de son suaire, sous lequel cristallisaient en quelque sorte les éléments de nos deux avenir." (16)

Les silences hostiles sont évoqués dans la conversation que poursuivent Jean Pesnel et Alice:

(12) La Vie secrète, p. 80.

(15) L'Empreinte, p. 222.

(13) Bonne-Dame, p. 37.

(16) Le Labyrinthe, p. 267.

(14) Ibid, p. 211.

"Obsession de la dérive, vanité des paroles qui s'échangent; et quelle hostilité dans les silences, puisque seuls ils recouvrent les interrogations vraies!" (17)

Souvent nous rencontrons les expressions "un silence épouvanté," un "silence mortuaire," un "silence effaré," dans les romans d'Estaunié. Les silences sont parfois étouffants, comme après le départ des intrus: "Alors un silence inaccoutumé écrasa la maison. C'était un silence tel que l'ombre même, en cheminant, l'aurait troublé." (18) L'horloge aussi, prise de nostalgie dans la demeure vide, en ressent tout le poids: "Le silence affreux qui avait gagné jusqu'à son coeur, lui était devenu une telle souffrance qu'elle bénissait les vers qui la rongeaient. Eux, du moins, mettaient un peu de bruit dans le noir." (19) La mort de Pierre Jauffrelain remplissait le lieu de sa résidence d'une atmosphère lugubre: "Enfin... la maison reprit le silence particulier aux demeures où la mort a passé." (20) Cette atmosphère y subsista pendant les jours suivants: "Autour de nous régnait le silence qui succède aux départs et exprime si bien le

(17) Le Labyrinthe, P. 212.

(18) Les Choses voient, p. 12. Voir aussi, Ibid, p. 414;
La Vie secrète, p. 14.

(19) Les Choses voient, p. 18. Voir aussi, Solitudes, p. 87; Madame Clapain, p. 60.

(20) Solitudes, p. 116.

harasement des choses." (21)

Les silences coupables sont dénoncés par Jean Pesnel: J'étouffe sous vos silences complices. S'ils ne menaçaient que mon bonheur!" (22) De même le docteur Formon, dans Le Silence dans la Campagne, se rassure un peu sur sa propre culpabilité lorsqu'il découvre que le silence des gens de la place, concernant l'état déplorable dans laquelle végète Mme Ploche, est encore "plus coupable que le sien." (23) Ce médecin devient tout à coup conscient de la similarité des silences: "Puis... il perçut le silence énorme des champs, le silence qui avait permis à Mme Ploche de vivre cinq ans dans une prison et d'être étranglée par sa bonne, ce silence que des complices inconnus, coudoyés peut-être chaque jour, avaient aidé à rendre protecteur..." (24)

L e s E f f e t s d u S i l e n c e

Ayant considéré les différentes sortes de silences auxquels Estaunié fait allusion dans ses oeuvres, nous sommes conduits maintenant à en étudier

(21) Solitudes, p. 123.

(22) Le Labyrinthe, p. 261.

(23) Le Silence dans la Campagne, p. 43.

(24) Ibid, p. 49.

les effets. Ici aussi notre romancier est riche en analyses fécondes et révélatrices.

Le silence, une fois installé dans l'âme, se communique souvent à une autre âme. C'est ce que nous constatons dans le cas typique de M. Lormier, ce père tendrement épris de sa fille, et souffrant de sentir qu'elle lui cache quelque chose. Parfois il a pitié d'elle et parfois il se laisse gagner par la colère. Mais devant le silence de sa fille, lui-même demeure muet: "C'était une contagion de silence." (25)

Bien des choses peuvent se cacher sous un silence. En exemple frappant de ce fait nous est présenté dans l'amour réel, mais malheureusement silencieux, de Noémi pour sa fille Line: "Je crois avoir veillé sur toi comme peu de mères le font; mais ç'a été mon tort de toujours aimer en silence." (26) Un autre cas de ce genre concerne M. Baslèvre. Retenu par Claire, lorsqu'il va lui avouer ses sentiments d'amour, il s'entend dire: "Taisez-vous," à quoi il répond: "Le silence n'est plus un refuge." (27) M. Baslèvre visitait souvent Claire, et ces visites étaient très longues car de nombreuses extases silencieuses les enveloppaient de douceur. "Les silences parlaient plus que la causerie..." (28)

(25) L'Appel de la Route, p.102.

(26) Les Choses voient, p. 233.

(27) L'Ascension de Monsieur Baslèvre, pp. 177-8.

(28) Ibid, p. 202.

Le silence peut cacher ou provoquer la douleur. Ainsi, après que l'abbé eût quitté la chambre de Mlle Wimereux, Lethois le rappela pour lui dire qu'il avait oublié de lui remettre une lettre. Mais l'abbé était parti et ne put entendre. "Le silence démesuré nivela l'horizon. Tout s'évanouissait, submergé par une paix divine. Puis ce fut la nuit, la grande nuit qui s'abat sur la terre et confond dans son obscurité les douleurs de tous les hommes." (29) Dans L'Appel de la Route, M. Lormier et sa fille vont un jour se dresser l'un contre l'autre. Un spectateur avisé le devine et dit: "J'appréhendais un éclat terrifiant: pour se torturer, ces deux êtres déjà avaient commencé de se taire." (30) La souffrance continue entre eux, et le père, devinant qu'un autre a ravi le coeur de sa fille, est obsédé par l'image de cet indésirable: "Il est là... sans répit, dans nos silences douloureux, nos causeries importunes." (31) De la même manière ce jeune homme qui avait fait la cour à Mlle Lormier souffrait du silence existant entre lui et sa mère. "Voyons, maman, dit-il, il est temps de renoncer à des silences qui n'ont servi qu'à nous faire souffrir l'un et l'autre." (32)

Lorsque l'homme est livré à lui-

(29) *Vie secrète*, p. 106.

(30) *L'Appel*, p. 43.

(31) *L'Appel*, p. 63.

(32) *Ibid*, p. 222. Voir aussi
Tels qu'ils furent, p. 214.

même, dans la solitude de sa chambre peut-être, il lui arrive souvent d'entendre les voix de sa conscience: "Voix étranges, grandies par la solitude et le silence, qui, après avoir parlé bas, montaient, criaient sans lassitude la même phrase abominable." (33)

Le silence peut aussi séparer des personnes qui s'aimaient et ériger une barrière entr'elles: "Seconde tragique: jusqu'alors nous étions de cristal l'un pour l'autre: pour la première fois je sentais... la venue d'un silence entre nous et que l'amour était impuissant à chasser." (34) Dans certaines familles on décide tacitement, afin de sauver l'honneur de tous les membres, de passer sous silence les épisodes peu reluisants ou les caractéristiques peu flatteuses de certains d'entre eux: "le silence qui leur était rendu au Bosc, n'a jamais cessé de m'être un problème..." (35)

Comme le silence, dans la nature, précède souvent l'orage, ainsi, dans nos romans, il annonce maintes fois la catastrophe imminente, et de ce fait met la crainte au coeur. "Le silence commença: silence qui n'était déjà plus le silence habituel de l'usine, mais un autre plus inquiet." (36) Ce même sinistre silence annonciateur est de nature à créer dans l'âme une crainte mys-

(33) Le Ferment, p. 175.

(34) Le Labyrinthe, p.148.

(35) Tels qu'ils furent, p. 162.

(36) Le Ferment, p. 184.

tique: "un silence que rien ne troublait, ni bruit d'êtres, ni sifflement de bise, ni cris d'insectes, une sorte de recueillement religieux qui planait au-dessus des choses et donnait dans l'obscurité la sensation tragique d'un drame prochain." (37)

Une des caractéristiques des romans d'Estaunié, c'est de faire paraître sur la scène des personnages qui demeurent silencieux au sein de leurs plus fortes émotions. Au lieu de pousser un cri d'effroi ou de désespoir, ils cachent leurs plus aigus sentiments derrière une façade de silence.

Jean Charpentier exprime l'opinion qu'Estaunié a découvert le secret de la cruauté de la vie "en attribuant au silence la cause de nos maux." (38) Après avoir moi-même étudié ces oeuvres, j'estime que l'importance que donne ce critique éminent au silence est pleinement justifiée. Derrière ces silences significatifs et débordants de secrets se passent des choses insoupçonnées et extraordinaires.

(37) Un Simple, p. 155.

(38) Jean Charpentier, Estaunié, p. 201.

CHAPITRE II

LA VIE SECRÈTE

"La vie secrète, en silence, travaille le sol sacré des âmes..."

"Les âmes portent toutes un vêtement;... derrière la vie qu'on aperçoit, il y en a une autre, secrète, qui épouvanterait si par hasard on devait la mettre à nu!"

La Vie secrète, pp. 255-6; 247.

La notice biographique, consacrée dans cette étude à Estaunié, nous a donné l'occasion de mentionner un de ses voyages aux Pays-Bas, au cours duquel il eut le loisir d'étudier des maîtres tels que Brauwer, Terburg, Gérard Dow, Pieter de Hooch et Van der Meer, auxquels il dédia aussi les Petits Maîtres, un volume non de critique, mais de notes délicieuses d'intelligence et de sensibilité. Dans la contemplation des toiles de ces interprètes de la réalité, il se rendit compte qu'il est nécessaire à l'artiste de découvrir et de dépeindre l'âme des gens et non pas seulement le masque qui la cache. Ainsi, dans le portrait de Terburg, il vit d'abord une silhouette raidie, point de gaieté, une bouche qui ne parle pas, en un mot le masque sans chaleur imposé par le puritanisme conventionnel du siècle. Mais ensuite, en pensant à "l'oeuvre délicieuse du peintre, toute en attrait mystérieux," (1) il arriva à la conviction qu'elle exprimait "mieux" que le portrait l'âme du maître. Tout être humain possède une vie intérieure dont on ne soupçonne peut-être pas l'existence, quoiqu'elle constitue sa véritable personnalité. "Chaque geste d'un personnage évoque son double, ce double qui existe en tout être, soigneusement caché, parce qu'il est le seul sincère..." (2) Cette

(1) Petits Maîtres, p. 30.

(2) Ibid, p. 84.

vie secrète, découverte devant les oeuvres d'art des peintres hollandais, Estaunié va la dépeindre un jour dans ses romans et cela constituera un développement nouveau dans son oeuvre. Le romancier affirmera alors avec conviction et expliquera d'une manière pénétrante les idées philosophiques et psychologiques vers lesquelles sa propre nature et ses oeuvres précédentes le portaient. Ces idées sont exprimées très nettement dans tous ses romans depuis La Vie secrète. Ce livre valut à son auteur, en 1908, les prix "Fémina" et "Vie heureuse". Estaunié avait alors trouvé la véritable base sur laquelle il allait édifier ses autres oeuvres. En effet, "le décor de la réalité masque les seules vies véritables." (3)

"Il faut trembler à la pensée des drames inconnus... La variété des visages n'en suggère qu'une image affaiblie... Comment soupçonner les conséquences redoutables qu'entraîne le passage d'un être à une heure et en un point déterminés? L'entrecroisement humain a quelque chose de fatal et de puissant comme le remous de la mer. Vu de haut, il semble n'obéir qu'à des brises nonchalantes: qu'on pénètre en revanche dans un creux de la houle, on est épouvanté par le déchaînement de force et la puissance de destruction individuelle qu'il recèle. Donc, autant de passants, autant de drames peut-être insoupçonnables et destinés à ne jamais affleurer à la lumière. On coudoie des êtres martyrisés et on ne voit pas: on respire une atmosphère de mort et il ne paraît que de la vie." (4)

(3) Tels qu'ils furent, p. 312.

(4) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 81.

Ce dualisme, dans lequel la façade de ce qui apparaît empêche généralement de voir la réalité de la vie intérieure et profonde, permet au romancier de décrire à ses lecteurs haletants des situations dont ils pourront à peine attendre le développement final, tant le récit est passionnant. La théorie bergsonienne des deux "moi" se vérifie dans la vie de ses caractères. ~~Témoin~~ Stéphane, dans Un Simple, conscient d'un "dualisme créé en lui, la double personnalité établie en son âme dont l'une semblait un démon étranger chargé de le tenter." (5) Pareillement M. Baslèvre, après la visite de M. Gros à son bureau, n'est plus tranquille. Quelque chose dans sa personne est changé, et il se demande s'il pourrait y avoir en lui un être qu'il ne soupçonne pas, un être résolu à bouleverser sa vie. Toute la vie cachée de ses personnages est ainsi mise à nu dans ses conflits, ses tragédies, ses victoires, lesquels demeurent le plus souvent insoupçonnés ou inconnus des autres, même dans le cercle le plus intime. Les vies secrètes qu'il décrit sont toutefois soigneusement sélectionnées, car, bien que chaque être humain ait une vie intérieure profonde, toutes ne sont pas également intéressantes. Estaunié choisit et décrit avec une maîtrise égale des personnes de la ville ou de la province, des gens riches ou de classe moyenne, des intellectuels, des fonctionnaires, des magistrats, des mé-

(5) Un Simple, p. 122.

decins ou des prêtres, des célibataires ou des gens mariés, des êtres aimés ou rejetés. Parfois "les créatures les plus humbles lui suffisent, celles dont les facultés de penser ou de sentir semblent le plus médiocres et dont l'existence a l'apparence la plus banale, la plus calme."(6)

Lui qui fut formé par les Jésuites de la rue des Postes n'eut pas que des paroles aimables à l'adresse de ses maîtres, ainsi qu'en témoigne L'Empreinte, où sa vraie pensée apparaît. Le réalisme avec lequel il décrit les conflits que son bistouri nous permet d'apercevoir, ne saurait manquer de communiquer au lecteur attentif le souci, pour lui-même, de problèmes dont la vie trépidante de nos jours favorise l'oubli. Il se trouve, dans Les Choses voient, un passage dans lequel Estaunié, sans le truchement d'un personnage, parle de ce dualisme: "Cela vous est arrivé souvent, n'est-ce pas? d'être ainsi regardés non pour vous-même mais pour quelqu'un qu'on ne voit ni ne soupçonne. Moi, je ne sais rien de plus douloureux... on est tenté d'abord de se demander: 'Suis-je encore moi?... On a l'intuition nette que l'on est devenu deux.'" (7) Déjà dans Bonne-Dame, son deuxième roman, Estaunié a parlé de dualisme: "Elle avait vécu d'une vie double. L'une... était la vie

(6) Félix Guirand, "Louis Marie-Edouard Estaunié," Larousse Mensuel Illustré, juin 1925, pp. 805-6.

(7) Les Choses voient, p. 37. Voir aussi, Bonne-Dame, p.72.

du corps... L'autre--celle de l'âme." (8)

C'est souvent d'ailleurs l'âme qui gouverne le corps dans ce dualisme. En analysant les décisions de George Mayne dans Une Nuit de Noces, Estaunié dit qu'il "semble qu'à certaines minutes d'épuisement définitif, l'être se dédouble: l'âme décide, sans donner ses motifs, et le corps suit." (9)

Même les choses ont une âme, et elles parlent de ce qui se passe dans un foyer ou en elles-mêmes. Ainsi, l'horloge, les murs, le miroir, et le secrétaire se communiquent leurs impressions, émettent des opinions et parlent en vrais philosophes. Le secrétaire a un "sourire sceptique," (10) tandis qu'il révèle ce qui est caché derrière la façade de dignité bourgeoise du vieux logis de Dijon. Le miroir à son tour dit: "La vie... consiste à refléter une âme." (11) De même une montagne appelée la Meije, peut se montrer de mauvaise humeur, ou, au contraire, toute rayonnante. Dans Le Cas de Jean Bunant notre héros avait découvert à la Meije "des formes, une beauté, même une âme." (12) Cette personnification des choses donne aux romans une tournure heureuse et anime les objets et la nature d'une vie insoupçonnée.

(8) Bonne-Dame, p. 72.

(9) Le Silence, p. 123.

(10) Les Choses voient, p. 362. (11) Les Choses voient, p.355.

(12) Le Silence, p. 82.

Les pensées du coeur ne sauraient d'ordinaire être décelées par les actions. Pour les découvrir, il est nécessaire de pénétrer, au travers de l'extérieur, jusqu'à l'âme, de peur d'être "dupes d'apparences." (13) C'est dans ce domaine intérieur et intangible, où se passent des drames invisibles, que notre romancier semble avoir édifié sa tour d'observation où rien, du reste, n'échappe à son oeil d'aigle. Aussi longtemps que les hommes ne découvrent pas cette vérité, ils restent des étrangers les uns pour les autres, mais dès que par un événement, même très fortuit, ils s'en rendent compte, des écailles tombent de leurs yeux: "Monsieur l'Abbé et Lethois se regardèrent. Etait-ce bien eux qui avaient vécu côte à côte et cru se connaître. Une autre vie... venait de les transfigurer. Il ne restait rien du Lethois humble et ridicule, de l'abbé jovial, moins soucieux d'au-delà que de bonne chère. Il n'y avait plus là deux êtres de chair et d'os, rien que deux âmes, ayant, au choc de la détresse, laissé tomber leurs vêtements et se montrant à nu." (14) Un autre exemple typique se trouve dans les relations de M. Baslèvre avec Claire. Un mois s'était passé depuis sa première visite

(13) Solitudes, p. 90.

(14) La Vie secrète, p. 34-5.

et, à l'extérieur, personne n'aurait soupçonné quoi que ce fût. Pourtant, à l'intérieur, "deux âmes roulaient dans le torrent... Voit-on la montée de la sève sur un arbre dépouillé? N'est-ce pas au plus creux du sillon, sous une terre qui paraît morte, que s'élabore le prodigieux enfanement du blé qui doit lever?" (15)

Lequel d'entre les caractères de M. Estaunié a mieux su camoufler son secret que Mme Clapain? "On pouvait donc vivre indéfiniment à côté de Mme Clapain et ne pas soupçonner la couleur de ses pensées. Avait-elle une famille? Quelles nécessités la condamnaient à mener une existence claustrée? Toutes questions qu'on ne posait pas parce qu'on sentait l'inutilité parfaite de les poser, et aussi parce qu'il y avait dans Mme Clapain ceci de particulier que, mystérieuse, elle ne donnait pas la sensation de mystère." (16)

La Nature de la Vie Secrète

La nature de la vie secrète, c'est d'être, tout d'abord, inexplicable à nous-mêmes. Le mystère nous entoure. Nous ne saurions comprendre notre propre âme: "L'homme s'ignore absolument." (17) C'est là

(15) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 137.

(16) Madame Clapain, p. 34.

(17) Les Choses voient, p. 80.

la triste constatation que fait Pierre Jauffrelain aussi: "Pas plus elle que moi ne pouvions nous livrer en entier; il faudrait pour cela être sûrs de ce que nous sommes et nous n'en avons même pas le soupçon." (18) Les choses étant ainsi, il en découle que les autres nous demeurent incompréhensibles: "J'avais devant moi un être que je regardais, que j'aurais pu étreindre, dont le moindre désir commandait encore au mien; tentais-je de m'en approcher, je me heurtais à un autre, invisible, échappant à toute emprise et dont l'âme restait indéchiffrable." (19) "Dès qu'on approche un être humain, affirme Estaunié, on touche à l'inconnu." (20) Aurélie, à la fin de Tels qu'ils furent revient pour voir sa mère mourante. Elle exprime sa "peur de n'avoir jamais compris (sa) mère... Ah! il est affreux d'ignorer toujours la vraie pensée des autres." (21) La vie secrète est une terre tellement incompréhensible, qu'on en ressort sans en savoir beaucoup plus long. Parlant d'Aurélie, Jean dit: "Grâce à elle, je suis entré dans la terre inconnue et, sans rien obtenir, ai savouré un goût de fruit que je ne retrouverai pas..." (22) Souvent,

(18) Solitudes, p. 129. Voir aussi La Vie secrète, p. 75.

(19) Le Labyrinthe, p. 213.

(20) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 58.

(21) Tels qu'ils furent, p. 308.

(22) Ibid, p. 309.

même à la fin des romans d'Estaunié, le mystère n'est pas élucidé. Après nous avoir fait soupçonner quelque chose de passionnel dans les conversations entre George Mayne et la femme qu'il a trouvée après une nuit affreuse, où il a été heureux de dormir même dans une poubelle, l'histoire se termine brusquement sur une note platonique. Cette femme ne savait même pas pourquoi elle s'était intéressé à cet inconnu. "'Aurais-je fait cela vraiment parce que je voudrais n'être plus seule?" se demandait-elle sans trouver la réponse." (23) Décidément dans les romans d'Estaunié le mystère nous inonde!

L'universalité de la vie secrète est mise en évidence par les déclarations de plusieurs personnages, tel, Pierre Jauffrelin: "Un mystère? Parbleu! qui n'a pas le sien? Où qu'on pose son regard, on se heurte à du mystère. Pour n'en plus trouver, il faudrait que tous les coeurs eussent cessé de battre!" (24) De même, Lethois, découvrant avec ahurissement qu'il a une vie secrète, entrevoit avec un plus grand étonnement encore la même possibilité pour les autres: "Si l'essentiel était ce qu'on ne voit pas?... J'ai bien une vie cachée, moi!... Moi, parbleu! c'est naturel! mais les autres!" (25)

(23) Le Silence dans la Campagne, p. 142.

(24) Solitudes, p. 102.

(25) La Vie secrète, pp. 20-1.

Analysant la vie secrète de Mlle Fouille, M. Baslèvre en arrive à remarquer qu' "on n'est jamais plus curieux du secret des autres que lorsqu'on commence à en avoir soi-même." (26)

L'indélibilité de la vie secrète de l'âme est pour Estaunié fondamentale dans sa philosophie. Tout laisse une marque permanente car "l'âme humaine est la seule grève où le flot passe sans effacer la trace du flot qui précéda. Toujours le moment vient où, stupéfaits, nous lisons, d'un coup d'oeil sur le sable, ce que des années y tracèrent par petits points indéchiffrables." (27)

L'inattendu, comme on l'a remarqué, est un des éléments de cette vie secrète. "Il n'y a pas un honnête homme qui ne soit, à une heure donnée, capable de commettre un assassinat, pas un malfaiteur qui ne porte en lui le pouvoir d'un miracle sublime. Toute demeure humaine, quelle que soit sa renommée, a caché des vertus et des crimes." (28) Cet aspect de l'inattendu est bien démontré dans les caractères dépeints dans le livre qui porte si bien son titre, La Vie secrète. Voici d'abord Mlle Peyrolles, en qui l'irruption d'un neveu,

(26) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 109.

(27) L'Appel de la Route, p. 275.

(28) Les choses voient, p. 26.

perdu de vue, produit l'effet d'une pierre jetée sur l'eau calme d'un lac: elle l'agite vivement en des cercles grandissants. Mlle Peyrolles est comme ressuscitée par les instincts maternels éveillés dans son âme. Rien dans la vie extérieure n'aurait révélé son drame intérieur. Ensuite, nous entrons en contact avec M. Lethois, une sorte de savant inconnu qui passe une grande partie de sa vie à étudier les fourmis, lesquelles lui inspirent d'ailleurs une doctrine de collectivisme anarchiste. Nous apprenons que "parce qu'il était solitaire, chacun... le proclamait heureux. Pourtant quel drame au fond de lui!" (29) Un troisième personnage est l'abbé Taffin, un homme qui croit plus en Sainte-Letgarde, la patronne de son église, qu'en Dieu, (30) quoiqu'elle n'ait d'ailleurs jamais existé! Pourtant, il se propose d'écrire sa vie car elle lui apparaît; et il semble difficile de bien distinguer entre la ferveur mystique qu'il lui voue et l'amour naturel. Qui eût pensé que sous les dehors mortifiés du sacerdoce, un tel feu brûlait au presbytère sur un autel idolâtre, feu qui consuma presque celui qui l'avait allumé! Estaunié nous décrit aussi la vie de Mlle Wimereux, une personne que l'amour élève au-dessus des doctrines politiques, la rendant capable

(29) La Vie secrète, p. 91.

(30) Ibid, p. 35.

de venir en aide à ceux qui vivent à son contact. Pareillement, la vie de Jude Servin est transformée par l'amour et cela affecte définitivement ses vues sur l'organisation du travail en usine. Le docteur Pontillac réussit à dissimuler le secret qui l'étreint, mais il en souffre d'autant plus. Finalement, le Pêcheur étonne tout le monde par les sentiments sublimes que son adoration pour Thérèse firent éclore en lui.

De même, dans Les Choses voient, plusieurs personnages subissent de grands changements dans leur vie secrète. C'est d'abord Juste Pichereau, l'homme dont le secret fut gardé hermétiquement. "Ainsi, son calme, sa quiétude, son air las? mensonges. Trente ans, avoir eu ce visage sans trahir son secret! Trente ans, avoir joué la comédie sublime du père... et s'être promené, la poitrine déchirée, sans que les choses mêmes en eussent un soupçon!" (31) D'autres personnes, comme Noémi Clérabault et sa fille Line, ainsi que Claude Pichereau, eurent tous une vie dont les courants souterrains échappèrent au regard du monde mais furent détectés par la baguette de sourcier de notre romancier.

Il est de règle que quelque chose de troublant ou de bouleversant apparaisse sur la scène de la vie secrète. Ainsi, un Pierre Jauffrelin, autrefois

(31) Les Choses voient, p. 389.

heureux, détruit son bonheur conjugal en donnant asile, dans son coeur, à une jalousie insidieuse. Une demoiselle Peyrolles, dont la vie eût pu être dépourvue de soucis, perd toute sa paix intérieure par sa folle ambition. Un Stéphane, dont l'existence se serait probablement déroulée normalement, se crée une source de tristesse continuelle par l'attachement exagéré qu'il porte à sa mère. Dans les romans d'Estaunié, la vie secrète est douloureuse.

Cette vie cachée est un mensonge. Notre auteur dédia Le Labyrinthe à son ami Albert Bazille, coeur lumineux qui aima la vérité. Il voulut illustrer la véracité de ce qu'a déjà dit Virgile dans l'Enéide, au Livre IV, "inextricabilis error," en nous montrant que tout le labyrinthe d'expériences dans lequel se débattent inextricablement ses personnages était causé par un secret non révélé, rien de moins qu'un mensonge. Pareillement, les vies de Jean Pesnel et d'Alice, ruinées, l'étaient par un effet du mensonge. Dans le déterminisme qui les enveloppait, le passé enfantait l'avenir selon son espèce. Mais cette hypocrisie, fausse façade extérieure, est nécessaire si l'on veut maintenir les convenances. Il eût été inutile que le petit Jean dans La Découverte, en rentrant après l'incroyable tromperie de son soi-disant ami, essaie de dire la vérité. "Non seulement pareil mensonge ne choquait pas, mais répondant au désir de tranquillité de tous, il était devenu

plus vrai que la vérité... comme chacun, je n'avais qu'à me taire et à dire, non pas ce qui est, mais ce qui ne dérange pas les convenances." (32) C'est aussi ce que comprend Mlle Peyrolles alors qu'éveillée, dans son lit, elle pense à Lethois et à l'abbé: "Quel mensonge que la vie!" (33) s'écrie-t-elle. Le docteur Pontillac dit un jour à Servin: "Si vous étiez raisonnable, vous sauriez qu'il n'y a pas de menus faits ni de petites choses. Le mensonge étant la base de tout état social, chacun de nous a pour règle de dissimuler ce qui lui tient le plus à coeur. On habille son être moral pour les raisons qui obligent à vêtir le corps; et de même qu'il faut regarder aux ongles pour voir si celui-ci est propre, on doit creuser le détail pour découvrir si l'âme est nette." (34) Quand Mme Gros se met à confier à M. Baslèvre ses soucis à l'égard de son mari, elle dit: "Le mensonge a commencé. Quel? je l'ignore. A certaines minutes, j'ai la conviction d'une tromperie affreuse, d'une seconde vie ailleurs dont je suis exclue." (35)

Jean, le héros de Tels qu'ils furent, essayant d'élucider l'énigme concernant le mariage d'Aurélie, constate que l'âme est bien complexe. "J'ignorais en ce temps-là, dit-il, qu'une âme humaine peut abriter simultanément

(32) *Le Silence dans la Campagne*, p. 192.

(33) *La Vie secrète*, p. 44.

(34) *Ibid*, p. 72.

(35) *L'Ascension de M. Baslèvre*, p. 123.

ment les pires contradictions: un Triflot, venu par reconnaissance pour sauver Aurélie, est capable de rêver en même temps d'une faillite qui lui servira de revanche; pareillement tante Adèle, qui avait refusé tout à l'heure d'entendre Aurélie avouer son désastre, pour connaître celui-ci, après avoir supplié vainement Antoinette, s'apprêtait à supplier encore Triflot." (36)

Les révélations de la vie secrète ne sont que momentanées, et bien vite le rideau de la vie extérieure cache de nouveau la réalité. Les confidences que se font l'abbé Taffin et M. Lethois sur leurs "deux vies secrètes" (37) durent à peine quelques instants. Comme s'ils regrettaient leur franchise inaccoutumée, "tous deux avaient déjà repris le masque journalier." (38) Au moment où Mlle Peyrolles part en voiture pour Revel, dans l'intention d'y rencontrer son neveu Marc, elle aperçoit l'abbé Taffin et M. Lethois. "Une seconde, les regards de ces trois êtres se rencontrent, s'interrogent. On dirait qu'ils devinent. Là où d'autres n'apercevaient que des habitants en train d'échanger un salut, durant l'espace d'un éclair, ils ont vu trois étrangers isolés dans leurs secrets." (39)

(36) Tels qu'ils furent, p. 242.

(37) La Vie secrète, p. 37.

(38) Ibid, p. 38.

(39) Ibid, p. 53.

La voiture de Mlle Peyrolles disparaît sur la route, "et la vie reprend son cours, cette vie plate, uniforme, grise, qui s'étale comme une mer sur les courants profonds: masque impassible, comique, qui donne à l'humanité sa figure, mais derrière lequel les coeurs battent et la tragédie gronde." (40) Cette même pensée est encore exprimée pour conclure le roman: "Après la vie secrète, c'était la vie qui continuait..." (41)

L'âme change constamment et la vie secrète peut même disparaître. Nous voyons ainsi Line, dont il nous est dit que "non seulement elle avait changé de visage, mais elle avait dû changer d'âme!" (42) De toutes les choses que l'horloge, le miroir, et le secrétaire virent et entendirent, "un seul être avait surgi, permanent, immuable: l'Âme de la Maison. On était sûr aussi qu'après la dispersion, cette âme ne serait plus. Il y a dans l'espace plus d'êtres invisibles que de choses perçues... L'invisible aide la Maison à garder ses secrets, il lui donne son visage, il en est le regard, il la peuple... Les invisibles, c'est l'âme de la Maison... ils étaient partis... désormais privée d'âme, la Maison gisait tout à fait morte!" (43)

(40) La Vie secrète, p. 53.

(41) Ibid, p. 256.

(42) Ibid, p. 231.

(43) Les Choses voient, pp. 420, 424, 427, 428, 430.

La vie secrète ne saurait être discernée par des personnes ordinaires et superficielles. Après que Bonne-Dame se fût affaissée, on courut chercher le médecin et celui-ci, après un examen rapide, assura M. Beaudoin que ce ne serait rien. De là le commentaire caustique du romancier: "Certes non, ce n'était rien, rien, sinon la vie si fortement atteinte en ses racines profondes que jamais plus Bonne-Dame ne s'en devait reléver. D'ailleurs comment aurait-il pu deviner l'âme, cet indifférent, et découvrir le mal auquel Bonne-Dame succombait!" (44)

Il faut avoir passé par de pareilles expériences pour la comprendre. Plus tard Estaunié affirme que personne n'aurait pu soupçonner l'existence d'une tempête dans le coeur de M. Baslèvre, "sauf peut-être une âme bouleversée par la même tourmente." (45)

L e s C a u s e s d e l a V i e S e c r è t e

Il va de soi qu'il est de la nature même de la vie secrète de ne pas s'extérioriser. Toutefois il existe des raisons pour lesquelles il devient particulièrement difficile, sinon impossible aux âmes de s'ouvrir et de communiquer leur secret. La première que nous mentionnerons est l'orgueil, et nous citerons à cet égard un

(44) Bonne-Dame, p. 173.

(45) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 163.

passage de John Charpentier: "Nous venons de voir la vie secrète se développer, si l'on peut ainsi dire, en surface, s'étendre des uns aux autres, et... s'entrepénétrer les âmes. Par la confiance ou la confession, du moins, elles ont pratiqué l'ouverture qui leur a permis de se délivrer. Qu'une telle libération -- provisoire ou non -- ne s'accomplisse qu'aux dépens de l'orgueil, on le sait de reste. Aussi existe-t-il des âmes qui se refusent, faute de l'humilité nécessaire, à sortir de leur solitude." (46)

Une autre raison, bien différente de la première, est la noblesse d'âme. Ce beau sentiment peut empêcher les hommes de révéler certains secrets qui pourraient porter préjudice aux intérêts, à l'honneur ou au bonheur de leurs semblables. Ainsi Jean Pesnel et Alice continuent de vivre sans se révéler entièrement l'un à l'autre. Pareillement André Pesnel préfère se retirer lorsqu'il découvre que son frère est jaloux de lui, plutôt que de jeter une note discordante entre lui-même, son frère et Alice.

L e R e m è d e à l a S e r v i t u d e d e

L a V i e S e c r è t e

Aussi longtemps que les âmes se barricadent dans leurs secrets, elles ne peuvent que souffrir

(46) John Charpentier, Estaunié, p. 92.

de leur solitude ou de leur mensonge. Ce qu'il leur faut absolument, c'est une libération par la confession. Il faut qu'elles apprennent à parler et à écouter, à se décharger de leur secret, tout en se chargeant du secret des autres. Si au moins Stéphane pouvait parler franchement à ceux de son entourage, il serait alors éclairé sur bien des choses, mais sa nature timide le retient toujours. Et puisque souvent l'orgueil met un obstacle à la confession du secret, il paraît évident que l'humilité est nécessaire à l'homme pour qu'il puisse confesser à d'autres ce qui est au fond de lui-même et l'empêche de trouver la libération de son âme.

L e s E f f e t s d u S e c r e t

Un des premiers effets du secret gardé dans les profondeurs de l'être intérieur, c'est l'isolement des autres humains. Qu'il s'agisse de désirs refoulés, d'amour, de haine, de passions, de vices, ou de jalousies, toujours ces choses, lorsqu'elles sont entretenues et dissimulées dans les replis de l'âme, font de l'être humain un étranger pour ses intimes mêmes. Aussi Pierre Jauffrelín se sépara-t-il de plus en plus, intérieurement, de sa femme, gardant sa jalousie et sa suspicion en attendant de se séparer d'elle extérieurement et pour toujours par le suicide. Jean Pesnel, avec le désir

sincère d'échapper à la solitude dont il souffre à cause de relations tendues entre lui et son frère, écrit encore une fois à ce dernier et lui montre combien les mensonges et les secrets les ont séparés pendant des années. "André, mon frère, écrit-il, puisque le mensonge me prive de toi..." (47)

La souffrance est aussi un effet du secret gardé en soi car on ne saurait s'isoler pour les raisons mentionnées plus haut sans en souffrir. Il n'est pas rare que les douleurs les plus atroces soient infligées à ceux qu'une affaire concerne, uniquement parce que certains faits, certains sentiments ou certaines suppositions n'ont pas été révélés par une ou plusieurs des personnes dont il est question. Le manque de franchise, les secrets ensevelis au fond du coeur, même pour de dignes motifs, engendrent la suspicion et sont de nature à compromettre ultimement les plus heureuses relations. Où il n'y a pas de confession des secrets, il faut payer un prix très élevé en solitude, manque d'amour et de confiance.

"La vraie vie est secrète." (48)

"Tous les coeurs sont murés. Les plus proches ne se découvrent pas. Le mystère nous baigne." (49)

(47) Le Labyrinthe, p. 11.

(48) La Vie secrète, p. 199.

(49) Ibid, pp. 255-6.

CHAPITRE III

S O L I T U D E

"C'est cela, la Solitude! ne pouvoir pénétrer
un coeur..., ne pouvoir exprimer son propre
coeur, même pour soi-même."

Solitudes, p. 161.

Avec Proust et Mauriac Estaunié

a sa place parmi les romanciers de la solitude. Ce sujet a beaucoup préoccupé notre auteur qui mit à son étude sa perspicacité habituelle. La solitude dans laquelle ses caractères sont plongés, prend sa source dans la vie secrète qui fermente au tréfonds de leur être. Ils essaient de dissimuler cette vie, et même s'ils ne se rendent pas compte de son existence, elle crée dans le cercle social, souvent restreint, un manque de confiance qui les sépare d'autres êtres, et les isole. C'est de la solitude intérieure qu'ils souffrent, comme nous le voyons dans les trois courts récits des Solitudes; Mademoiselle Gauche, Monsieur Champel, et Les Jauffrelin. La misère humaine, si âpre et si poignante, causée par la solitude, dans ces contes, nous rappelle celle que Pascal nous a dépeinte si excellemment dans les Pensées.

L a N a t u r e d e l a S o l i t u d e

Il convient de noter au début de notre analyse que la solitude dont parle Estaunié n'est pas celle que recherche l'homme très occupé, qui a besoin de s'isoler pour réfléchir, ni celle qui plaît au penseur ou à celui qui trouve ses délices dans la communion avec la nature. C'est plutôt la solitude imposée et dont on souffre dès qu'on en ressent la réalité ou l'acuité.

C'est, surtout, cet isolement intérieur, dû au manque de communication de l'esprit ou du coeur avec les êtres qui nous entourent, même les plus chers. C'est enfin, l'ignorance dans laquelle nous demeurons de leurs véritables pensées et sentiments. "La solitude dramatique, pour M. Estaunié, dit Albert Thibaudet, ne commence qu'avec la présence d'autrui... Elle s'établit dans une maison, entre deux êtres qu'elle repousse chacun en lui-même et qu'elle crucifie. C'est, à proprement parler, une maladie qui, d'on ne sait quel fond obscur peut apparaître tout à coup en plein bonheur. Un Iago invisible s'établit à côté de l'Othello envahi par ce supplice de la solitude et lui peint désormais Desdémone à sa fantaisie." (1) Ainsi, dans le prologue de Solitudes déjà, un des personnages, venu chercher la solitude à Montreux, la ville cosmopolite des bords du Léman, répond à son interlocuteur qui s'en étonne: "C'est que vous ignorez au juste ce qu'est la solitude. Elle ne dépend pas de l'extérieur: c'est une chose du dedans." (2)

Pour Estaunié la solitude est un véritable monstre, un "instrument de mort, le plus redoutable qui soit," (3) une "bête malfaisante qui dévore et

(1) Albert Thibaudet, "Les Romans pendant la Guerre,"

Nouvelle Revue Française, juin-sept 1919, pp.129-42.

(2) Solitudes, p. 5.

(3) Ibid, p. 162.

qui tue." (4) Elle est un "déchirement", un "désastre" et une cruauté." (5)

C'est d'une solitude incompréhensible qu'il est question ici. L'indiscret qui cherche à la regarder "se heurte à de l'inexprimé." (6) Elle pourrait être définie par les mots que le grand romancier eut pour la vie, dans son histoire de Monsieur Champel. Elle est "une suite d'histoires, surprises en cours de route, dont on n'a pas connu le début, dont on ne connaîtra jamais la fin. Est-il même certain qu'elles aient toujours un dénouement?" (7)

Et puis, la solitude est universelle, elle est le lot de chacun. "Faute d'entendre la plainte de nos pareils, nous estimons toujours notre cas exceptionnel." (8) Il n'est pas possible à l'être humain d'échapper à son influence car "elle est toujours présente." (9) Aussi "il n'existe pas d'être vivant qui, à une heure ou une autre, n'ait souffert désespérément d'être solitaire: Voilà le fait." (10) Il y a mille manières d'être seul. "On peut étouffer de solitude dans une maison déserte et auprès d'une femme aimée." (11) Pierre

(4) Solitudes, p. 162.

(5) Solitudes, p. 162.

(6) Ibid, p. 6.

(7) Ibid, p. 81.

(8) Ibid, p. 6.

(9) Ibid, p. 6.

(10) Ibid, p. 6.

(11) Ibid, p. 6.

Jauffrelain agonise parce qu'un abîme d'incompréhension s'est créé entre lui-même et sa femme: "Nous sommes deux; je suis seul. Là est le supplice." (12) Sa douleur subsiste et il s'écrie dans son désespoir: "Plus de roman: je suis seul, Arlette est seule, tout le monde est seul."

(13) Toutes les relations humaines vous rejettent finalement sur une rive déserte: "Solitude des amants et des amis. Solitude de la mère enlaçant son fils d'une étreinte farouche et du père se mirant dans les yeux de sa fille. Solitude du prêtre cloîtré dans sa robe noire et du viveur caressant un beau corps..." (14) Comme le remarque André Beaunier: "La solitude n'est pas un accident qui vous arrive et qu'il fallait éviter: elle est l'inévitable condition des âmes, le résultat de leur nature." (15)

L'homme doit découvrir tôt ou tard que la solitude est un mal irrémédiable. Entourés ou délaissés, tous en goûtent l'amertume. "L'homme qui chemine dans la vie, avec ou sans compagnon, est-il si différent de l'homme qui meurt, c'est à dire irrémédiatement seul?"

(16) Comme un condamné dans sa cellule, on est seul: "il n'est pas sûr non plus qu'on cesse jamais de l'être."

(17) Même le prêtre affirme que: "L'homme est seul,

(12) Solitudes, p. 144.

(13) Ibid, p. 144.

(14) Ibid, p. 146.

(15) "Estaurié," Revue des deux Mondes, 1er janv.1920, p.228.

(16) Solitudes, p. 6.

(17) Ibid.

obligatoirement seul." (18) "C'est un mal qu'on ne peut guérir." (19) Arrivé aux dernières pages du Journal de Pierre, Revel le referme avec tristesse en disant: "Je savais maintenant par expérience ce qu'est la solitude, et qu'une fois reconnue, elle ne pardonne pas." (20) A l'instar d'une maladie incurable, la solitude, une fois installée en vous, ne vous quitte plus. Du premier au dernier jour de sa vie, l'homme est condamné à la solitude: "Et nous allons, du berceau où nous étions seuls, au cercueil où l'on s'étendra seul." (21)

Sur ce fond si sombre et triste un rayon se dessine pourtant car la solitude est inoffensive à l'égard de ceux qui ignorent son existence. En d'autres termes, la solitude ne fait pas souffrir si on ne se rend pas compte qu'on est seul. Ainsi en était-il de Mlle Gauche qui n'avait pas été en contact avec le monde pendant quarante ans. Jamais elle n'avait vu une automobile ou un train, et pourtant elle ne souffrait pas de solitude. "La prière et les souvenirs" (22) lui suffisaient pleinement. Ce n'est qu'après avoir goûté pendant

(18) Solitudes, p. 143.

(19) Ibid, p. 6.

(20) Ibid, p. 161.

(21) Ibid, p. 146.

(22) Ibid, p. 21.

quelques courtes heures un semblant d'affection de la part de son neveu qu'elle réalisa sa solitude. "Seule, seule," répétait-elle jusqu'à ce qu'elle mourût de chagrin. "Ce rayon a suffi pour la tuer." (23)

L'abbé Rouville déclare que l'homme est nécessairement seul; toutefois, ajoute-t-il, "il le remarque rarement." (24) M. Champel acquiert la conviction qu'il a jusqu'à un certain moment vécu dans la solitude. Il en devient soudain conscient, et dès lors il en souffre. C'est une de ces "solitudes à deux, pires que la solitude dans une pièce," (25) car les époux se haïssent et ne peuvent pas se séparer.

M. Baslèvre menait à Paris une vie solitaire, sombre et monotone dont il ne se rendait pourtant pas compte. Mais dès que Mme Gustave Gros entra dans sa vie, il sembla réaliser toute la perte que lui avait occasionné sa solitude.

Sur les ruines de la solitude, Estaunié voit croître la fleur de l'Espoir. Par là même elle est une force, oui, elle devient "aussi l'asile profond des tendresses dépouillées." (26)

(23) Solitudes, p. 29.

(24) Ibid, p. 143.

(25) Ibid, p. 31.

(26) Ibid, p. 162.

C a u s e s d e l a S o l i t u d e

Notre auteur discerne une cause extérieure de solitude dans la société de son temps. La dignité de l'individu avait été mise en évidence par les doctrines de la Révolution, mais le matérialisme des années suivantes, excluant les valeurs spirituelles, avait rétréci l'âme. Ainsi, quand des personnes comme Julien Dartot, dans Le Ferment, se trouvaient sans travail, elles se sentaient solitaires et désemparées dans le monde, comme des "ratés". Dans la Vie Secrète, Jude Servin, avec ses doctrines socialistes, résiste pourtant à ses ouvriers, dont certains ont incendié son usine.

La réalisation douloureuse que les tiers ne sont pas toujours honnêtes, est une cause profonde du sentiment de solitude. Les enfants mêmes, si confiants par nature, n'échappent pas à cette solitude, comme le montre l'histoire de ce garçon de neuf ans qui, après avoir connu le bonheur d'une véritable amitié, fut trahi par son petit ami: "Pourquoi Jean a-t-il fait cela? ... Etait-ce farce, jeu, vérité, mensonge?" (27) Il ne trouve pas la réponse à sa question mais continue d'examiner "les innombrables formes du possible qui explique un fait! Forêt où chaque lumière ne luit que pour égarer!" (28) Des expériences comme celle-ci sont de nature à pousser l'âme à se recroqueviller sur elle-même et à ne

(27) Le Silence, p. 190. (28) Ibid, p. 190.

plus se livrer.

Une autre cause de solitude est la réalisation que l'homme est impénétrable à l'homme." C'est pourquoi "la nuit règne autour de nous." (29) Ces mêmes paroles sont dans la bouche de Revel après la lecture du testament de Pierre Jauffrelain. (30) Notre romancier semble nous avoir donné sa propre définition de la solitude dans un passage important dont voici l'essentiel: "Etre seul n'est pas vivre dans le silence et hors de toute présence humaine, c'est écouter des paroles et ne pouvoir les entendre, être possédé par une femme et ne pouvoir l'atteindre; c'est guetter avidement, par delà le sens des mots qui vont et qui viennent, un autre sens profond que l'on soupçonne, mais qui défie par son mystère la plus audacieuse effraction; c'est surtout, à l'heure où l'on se croit maître d'une âme, découvrir en elle des paysages lointains, inaccessibles et si vastes que ce qu'on croyait connaître ne compte plus." (31) Les autres ne peuvent vraiment comprendre et "je prouvai une fois de plus qu'il ne sert de rien de confier sa souffrance, fût-ce au coeur le plus désireux de la partager." (32)

Ce qui est plus tragique encore, c'est que nous ne sommes pas en mesure d'analyser, ni

(29) Solitudes, p. 146.

(31) Solitudes, p. 144.

(30) Ibid, p. 155.

(32) Ibid, p. 155.

d'expliquer à nous-mêmes, les émotions profondes et si variées qui agitent nos coeurs: "Etre seul, c'est encore déchirer sa poitrine, mettre son coeur à nu, chercher le cri qui traduira l'émoi dont on est ivre, puis sentir que la phrase vous trahit, qu'aucun verbe n'est capable de porter vers d'autres lèvres le frémissement dont le nôtre a vibré." (33)

Le genre de héros que choisit Estaunié pour ses romans nous aide à comprendre comment ils provoquent la solitude en eux, ou du moins lui permettent de s'installer dans leurs vies. Etant souvent craintifs et repliés sur eux-mêmes, ils ne s'extériorisent pas, créant ainsi un vide autour d'eux. Pour Stéphane, en effet, la solitude grandit à mesure qu'il se heurte contre des événements dont il ne peut se rendre maître. De même Léonard, dans L'Empreinte, se tait, craignant de n'être pas compris. "La déchéance était définitive; et il sanglota de solitude." (34) Julien aussi, dans Le Ferment, se sent séparé de son père par l'éducation et le genre de vie qu'on lui a imposés. (35) De telles personnes ont de la peine à trouver une place dans la société et avec Léonard elles pourraient s'écrier:

"L'ensemble a fait de moi un raté." (36) Une tourmente

(33) Solitudes, p. 144.

(35) Le Ferment, p. 53.

(34) L'Empreinte, p. 278.

(36) L'Empreinte, p. 320.

intérieure est le résultat de cet état de choses, et l'éternel doute et la perplexité démoralisante auxquels ces gens sont soumis se manifestent sous différentes formes suivant les tempéraments. On les retrouve dans des conflits de conscience, dans Le Labyrinthe, causant du souci à Jean Pesnel et à Alice. Ils se vérifient aussi par la jalousie insidieuse qui s'installe dans les coeurs, comme ce fut le cas chez Pierre Jauffrelain. Il se faisait du mal à lui-même par ses soupçons, mais son entourage n'était pas sans en subir les conséquences. Comme le demande le critique Durantel: "Pierre est-il de ces êtres inquiets pour qui le bonheur semble être de se torturer eux-mêmes et, par surcroît, ceux qu'ils aiment?" (37)

Les oeuvres d'Estaunié abondent en exemples qui montrent que le manque d'amour est une source de solitude. D'abord c'est la réalisation douloureuse que nous ne sommes indispensables à personne. Pauvre Stéphane, que personne n'aime! Sa mère le méprise, ses camarades se moquent de lui, et même Sidonie en qui il avait trouvé un appui, ne le comprend pas. Il est mis dehors par sa mère qui cherche encore à le tuer. Personne ne l'aime et il n'aime personne, à part sa mère indigne. Son amitié même n'est pas désirée. Quant à Bonne-Dame, son bonheur semble réel aussi longtemps qu'elle se sent

(37) J. Durantel, "Le Sentiment moderne de la Solitude," Vie des Peuples, août, 1925, p. 709.

utile et qu'elle contribue au bonheur de sa fille. Son amour, trouvant un écho dans le coeur de celle qui lui est chère, est satisfait. Mais tout change et la solitude l'étreint quand ces heureuses relations cessent. Un grand nombre de problèmes compliquant à l'excès l'esprit de Léon Clan trouveraient leur solution s'il pouvait s'attacher véritablement à Madeleine. Mais il est contraint d'admettre qu'il n'a jamais aimé, qu'il n'arrive pas à aimer. Quant à Julien Dartot, dans Le Ferment, c'est son égoïsme qui l'empêche d'aimer, ce qui apparaît au moment du mariage de Chenu, lequel "avait moins excité sa jalousie que blessé son amour-propre." (38)

Pendant que Mlle Peyrolles se repose sur son lit, elle pense à l'abbé Taffin et à M. Lethois dont les visites hebdomadaires ne sont motivées, en somme, que par leur amour du jeu de whist: "Si je mourais, qui songerait à me regretter?" (39) Et un grand froid intérieur la glaça, car il n'y avait en effet personne pour l'aimer. Après s'être mise du côté de son père pour refuser d'adopter l'enfant de son frère décédé, elle se rend compte des conséquences de son acte pour elle-même: "Sans l'enfant à quoi bon posséder une maison, des champs, tant d'argent? Parce qu'elle ne connaîtrait jamais cette joie, elle se

(38) Le Ferment, p. 319.

(39) La Vie secrète, p. 44.

découvrait isolée affreusement." (40) Ne pas être aimée et ne pas aimer étaient ainsi pour Mlle Peyrolles deux causes directes de douloureuse solitude.

L e s E f f e t s d e l a S o l i t u d e

La solitude est suivie du cortège lugubre des "désespoirs humains." (41) Les trois récits relatés dans Solitudes n'ont "pour lien que leur douleur de pareille origine... après les avoir lus, sans doute concevra-t-on que la solitude crée des souffrances d'autant plus dignes de pitié qu'aucune pitié ne peut les atteindre." (42) La solitude est la source de tous les désespoirs. S'il est un meurtrier au monde, c'est bien la solitude, "instrument de mort, le plus redoutable qui soit. Morte Mlle Gauche; mort Pierre Jauffrelain; et si M. Champel s'est obstiné à vivre, la mort n'eût-elle pas été bien-faisante pour lui?" (43)

Tous les fruits de la solitude ne sont pourtant pas mortels puisque par elle nous sommes conduits à nous pencher sur d'autres et à les comprendre. Le conteur de l'histoire de Mlle Gauche nous révèle que c'est au moment où il se sentit souffrir de solitude, dans

(40) La Vie secrète, p. 45.

(41) Solitudes, p. 6.

(42) Ibid, p. 7.

(43) Ibid, p. 162. Voir aussi pp. 29, 81.

la maison abandonnée de sa famille, qu'il se mit à penser à sa voisine, solitaire depuis tant d'années, et qu'il alla frapper à sa porte. De même l'abbé Rouville a été mis à même de comprendre Pierre Jauffrelain par les leçons que lui a enseignées sa propre solitude. Elle lui a donné un coeur sympathisant et c'est ce qui le pousse à inviter Pierre à revenir le voir: "Il y a ici pour vous accueillir un solitaire, qui a connu les mêmes épreuves que vous."

(44) Cette solitude, "qui sépare si bien les vivants, semble au contraire abattre la muraille devant ceux qui ne sont plus... à peine partis, ils deviennent la page ouverte que le coeur solitaire déchiffre tout entière et sans effort." (45)

La solitude aide les personnages d'Estaunié à espérer vaguement quelque chose de meilleur. Ainsi Mlle Gauche, après avoir apposé sa signature à son testament, murmure: "Maintenant... je serai satisfaite d'aller ailleurs. Espérons que j'y serai moins seule..." (46) Le romancier n'est peut-être pas un prédicateur dans le sens orthodoxe du mot; il se confine plutôt dans des généralités, mais il ne considère pourtant pas la mort comme la fin de tout. La solitude force l'homme à regarder vers l'avenir: "Sans toi, aurait-il jamais découvert, par delà les mouvances du visible, l'âme éternelle du monde,

(44) Solitudes, p. 87.

(45) Ibid, pp. 162-3.

(46) Ibid, p. 28.

les sphères de la pensée pure, le paradis où les coeurs se pénètrent après s'être si longtemps méconnus?" (47)

L'homme se console en tout cas à la pensée qu'à la mort les plus grandes souffrances causées par la solitude sont peut-être passées: "Tu nous permets du moins de disparaître sans crainte, car ce qui vient ensuite ne saurait être pire que toi." (48)

La solitude est aussi l'éducatrice qui émancipe les hommes. Les vrais forts ont été solitaires. Estaunié est véritablement le poète de la solitude. C'est cette solitude qui met le caractère à l'épreuve et le transforme. Mr. Eales a remarqué: He is ever mindful of his theory that every soul is solitary, that every soul must suffer, that indeed no progress is possible without solitude and suffering, and that man is surrounded by the unknown." (49) Dans Solitudes notre écrivain compare la solitude à un glacier: "les malheureux égarés sur leurs crevasses et pris aux pièges que dérobe la neige, deviennent des héros et sont tout près du ciel!" (50) Il l'appelle encore un "désert vertigineux, un espace mort resplendissant de lumière, le royaume du silence,

(47) Solitudes, p. 162.

(48) Ibid, p. 153.

(49) E. Eales, "Edouard Estaunié, Engineer, Novelist and Psychologist," Contemporary Review, 1926, p. 99.

(50) Solitudes, p. 163.

(51) et par là souligne ses dangers mortels, sa puissance fascinante d'égarément, son obscurité d'où peuvent pourtant jaillir des vérités, et sa souveraineté. A cause de cela elle pointe vers la délivrance: "O déchirement de la Solitude! comme tu nous emportes loin de nous-mêmes, c'est à dire vers les hauteurs! (52)

L e s R e m è d e s à l a S o l i t u d e

Ces derniers mots indiquent déjà les remèdes à la solitude. Car il y en a, ainsi que nous le révéleront les porte-paroles de l'auteur. C'est tout d'abord l'acceptation volontaire et sans révolte: "Vous goûtez jusqu'à la lie la coupe de solitude et vous vous révoltez." (53) Puis c'est la soumission de la foi: "votre retour à Dieu." (54) Finalement il suffit de "s'oublier soi-même et penser à l'autre." (55) Une telle conception des remèdes à la solitude met le suicide hors de question, car la mort plonge dans la souffrance ceux qui restent: "Souffrirait-elle de ma mort? -- Evidemment!" (56) La solitude doit donc demeurer dans les mains de la Providence, un instrument servant, non à l'anéantissement de l'être humain, mais à son progrès moral et spirituel.

(51) Solitudes, p. 163.

(52) Ibid, p. 162.

(53) Ibid, p. 149.

(54) Ibid, p. 150.

(55) Ibid, p. 143.

(56) Ibid, p. 143.

CHAPITRE IV

S O R T

"Parfois un léger obstacle suffit à retenir
une pierre sur la pente, vienne un choc, la
pierre se détache et rien ne l'arrête plus."

Le Ferment, p. 224.

M a n i f e s t a t i o n d u S o r t

Par quel moyen cette vie secrète, cette solitude intérieure avec toute son anxiété, émerge-t-elle des profondeurs de son mystérieux silence? Comment le monde, et l'individu lui-même, deviennent-ils conscients de son existence? Quel événement change des vies vécues jusqu'à un certain moment dans la simplicité, la tranquillité et une surprenante monotonie, en des vies désespérément complexes et agitées? Rien n'est plus simple: c'est un rien, un petit détail, une petite rencontre de deux ou trois minutes, une parole prononcée par inadvertance, un imprévu quelconque qui changent tout le cours de ces vies et affectent même leur entourage. Le docteur Michon, se montrant psychologue dans sa conversation avec M. Baslèvre, dit: "quel être profond, inconnu même de vous, est comprimé sous le corset que vous imposèrent votre existence professionnelle...et ces trente-deux années sauteront...!" (1) Pareillement, dans Bonne-Dame, Estau- nié nous raconte la vie tranquille de son héroïne, puis il ajoute: Cela aurait peut-être duré toujours, qui le sait! sans une aventure imprévue qui brusquement bouleversa cette tranquillité coutumière." (2) Et, à la fin

(1) L'Ascension de Monsieur Baslèvre, pp. 26-27.

(2) Bonne-Dame, p. 43.

du livre, après une vie d'entière abnégation en faveur de sa fille, Bonne-Dame prend la décision de quitter la maison où elle se sent de trop. La cruelle résolution est prise. Le pas est franchi. Ce rien a fait l'avenir. OUI, elle partira, elle ira à l'asile où elle finira ses jours, parce que Germaine, invitée un soir à dîner chez le conseiller Corail, lui a fait sentir qu'elle devrait préparer son propre repas au lieu de demander à la bonne de le faire. Dans Le Ferment, une réunion chez les Méhaut semblait être un événement ordinaire. Mais, plus tard, Julien "ne devait-il pas reconnaître que cet imprévu avait bouleversé sa vie et orienté son avenir?" (3) La même pensée est exprimée au cours de l'entrevue de Malville avec Léonard Clan et Jouques: "la plupart des actes importants d'une existence d'homme sont provoqués par un fait insignifiant. Les contingences sont les facteurs habituels de nos volontés les plus graves; cela ne veut point dire que les contingences en soient... l'origine. Un train lancé à toute vapeur rencontre une petite pierre et est culbuté: est-ce à la vitesse ou à la pierre qu'il convient d'attribuer la catastrophe?" (4)

L a N a t u r e d u S o r t

Le sort semble être tout puissant,
et la race humaine un jouet seulement dans ses mains, ainsi

(3) Le Ferment, p. 23.

(4) L'Empreinte, p. 259.

que nous l'apprenons par Les Choses voient où Estaunié nous parle d'une "dérive irrésistible... nous rejetant à de telles aventures que l'arrivée au port devenait une fortune inespérée... déjà le courant nous roulait dans son flot." (5) Le même roman affirme cette opinion dans ses premières pages déjà: "Les hommes ne sont point ce que l'on imagine. Ce ne sont ni des dieux, ni des démons, ni des nains, ni des géants: ce ne sont que de pauvres bouillons flottant à la surface mouvante de la vie. Pareils à la terre vierge qu'ensemence le hasard, ils portent des fruits de rencontre et obéissent aux circonstances." (6)

Le sort apparaît aussi comme une entité omniprésente, soit par les mots "le sort", "la destinée", "le hasard", "la fatalité", que l'on rencontre si souvent dans les romans dont nous faisons l'étude, soit par des expressions explicites. Telles sont: "un hasard providentiel", "la fatalité qui nous mène", "le hasard qui guette chacun". Mais si le destin plane partout sur les personnages d'Estaunié, il y a des moments précis où ils sont plus particulièrement ses jouets: "La destinée une seconde fois prenait (Julien Dartot) dans ses mains puissantes et lui ouvrait l'avenir." (7) "Brutalement, la destinée se dressait devant lui et le mettait aux prises

(5) Les Choses voient, p. 323.

(6) Ibid, p. 26.

(7) Le Ferment, p. 312.

avec ce cas de conscience que, le matin même, il refusait d'examiner." (8)

Nous sommes étonnés et bouleversés parce que tout d'un coup la direction de notre vie est changée. C'est parce que le sort est inattendu. "Tant d'années mêlées, tant d'efforts où l'on a mis le meilleur de son âme; après quoi, un passant heurte le vase..." (9) et change tout. Si seulement Ursule et Ida Cadifon avaient su que Mme Clapain allait renverser leurs vies vécues jusqu'alors dans un calme relativement rassurant! Mais "c'est exactement le 3 avril 1921 que débuta le drame." (10) "Ce fut l'entrée du destin dans la maison Brochard." (11)

Tout dans le sort, est inexplicable, mystérieux, de sorte que l'homme ne saurait le sonder. Voyez comment le peintre hollandais devient un "jaugeur juré...Cela arriva simplement parce qu'il était dans la loi des choses qu'il descendrait." (12) La destinée avait mystérieusement préparé les vies de Stéphane et du professeur Mouillac, le précepteur qui lui donna des leçons privées. "Tous deux... avaient dans l'âme un grand besoin d'aimer, qui sommeillait, une mélancolie malade pareille à une attente, ce malaise vague des prédestinés de la souffrance." (13)

Pour Estaunié, surtout au début de

(8) Le Ferment, p. 322.

(9) Le Labyrinthe, p. 270.

(10) Madame Clapain, p. 39.

(11) Madame Clapain, p. 13.

(12) Petits Maîtres, pp. 136-7.

(13) Un Simple, p. 17.

sa carrière littéraire, le destin était une volonté aveugle régnant sur les hommes. Des expressions comme "une fatalité s'acharne sur nous aveuglément." (14) abondent dans ses oeuvres. Toutefois il atténue à l'occasion cet aspect d'une aveugle fatalité, et l'appelle même Providence. "Il semblait à Bonne-Dame que le ciel s'ouvrait. Au moindre bonheur, le hasard redevient Providence." (15) Dans son avant-dernier livre, notre romancier laisse encore entrevoir la possibilité d'une origine divine à cette force mystérieuse: "Je ne pouvais plus qu'attendre celui que je ne sais comment nommer: Providence ou destin?" (16)

Le sort, toujours "avide de préparer de nouvelles souffrances," (17) est naturellement cruel. "Ah! l'horrible fatalité," (18) Dans le registre mortuaire officiel concernant le peintre hollandais Meyndert Hobbema, on inscrit "avec administrative et sèche mention: 'Classe des pauvres'. Il semble, en comparaison des millions de dollars réalisés de nos jours pour ses toiles, qu'il y ait eu là une cruauté inutile de la Providence, cruauté continuée dans la postérité, car il a fallu presque deux siècles pour tirer l'oeuvre de l'oubli." (19)

Le lecteur ne peut manquer de

(14) Un Simple, p. 199.

(15) Bonne-Dame, p. 295.

(16) Tels qu'ils furent, p.243.

(17) Appel de la Route, p.131.

(18) Un Simple, p. 138.

(19) Petits Maîtres, p. 140.

remarquer avec quelle force inexorable et implacable les personnages de nos romans sont tenus dans l'état du sort, de sorte qu'ils ne semblent pas capables de prononcer le mot dont pourrait dépendre leur bonheur. Nous avons constaté qu'une petite parole, un petit détail sont suffisants pour décider d'une destinée. Or les acteurs de cette scène sont de ceux qui attendent l'arrivée des événements. Ils acceptent leur lot, alors qu'un seul mot, dit au bon moment, orienterait leur vie différemment. Toujours ils hésitent à prendre la décision qui leur assurerait la fuite hors des mains des Parques. Dans L'Empreinte, un petit mot et Léonard aurait pu épouser Madeleine, pour le plus grand bonheur de tous deux. Mais non, il ne dit rien et Madeleine n'insiste pas. "Son roman était fini. Le livre de son coeur se fermait. Aucune main n'était plus capable d'en rouvrir les pages." (20) Dans ce genre aussi Julien et Ficard "avaient l'impression d'être au bord d'un abîme: aucune force ne serait plus capable de les sauver." (21)

Que le petit feu d'un événement peu remarquable puisse allumer la grande forêt de la destinée d'une personne, c'est ce qu'Estaunié montre avec excellence. Tous ses romans soulignent l'importance du passé dans le développement de l'avenir. Ce déterminisme philosophique est le pivot sur lequel toutes ses histoires

(20) L'Empreinte, p. 304.

(21) Le Ferment, p. 187.

tourment. Mais dans La Vie secrète, L'Appel de la Route et Le Labyrinthe, il se surpasse en illustrant magistralement le principe selon lequel les petites choses décident à jamais de la destinée de l'homme. Ainsi, Mlle Peyrolles tient dans sa main la lettre de Marc. "Elle souriait, tenant en main cette petite chose qui allait bouleverser certainement sa vie." (22) Non seulement sa propre vie allait être transformée, mais "cette arrivée de Marc allait révolutionner Montaigut." (23) Toute l'histoire de Mme Ploche tourne autour d'un petit papier. Cadette "sortit de sa poche un papier graisseux. A la vue de ce chiffon maculé, cause du drame d'épouvante, Formon ne put retenir un sourire de mépris. Voilà donc pourquoi on avait tué Mme Ploche! ... si peu!" (24) Le plus petit détail qui changea le cours des événements dans toutes les oeuvres d'Estaurié, se trouve peut-être dans ce "simple trait à prolonger," (25) "un deux changé en trois." (26) Tiphaine serait alors coupable d'avoir écrit les lettres d'amour attribuées à un amant inconnu. Noémi n'avait qu'à changer 1822 en 1832. "Eut-elle un pressentiment des catastrophes que ce papier, si léger dans sa main, allait déchaîner sur tous, y compris elle-même?" (27)

Parfois, l'intervention de la destinée

(22) La Vie secrète, p. 49.

(23) La Vie secrète, p. 51.

(24) Le Silence, p. 48.

(25) Les Choses voient, p.125.

(26) Les Choses voient, p.125.

(27) Un Simple, p. 23.

est attendue des hommes. M. Mouillac avait appris à Stéphane à compter sur elle. Toutefois, Stéphane craignait de ne pas passer ses examens de baccalauréat avec succès. Son précepteur s'emporta: "Fût-il dix mille fois plus faible, il fallait encore compter sur le hasard." (28) Plus tard, Stéphane veillait fièvreusement toute la nuit pour découvrir si sa mère avait un amant. "Un hasard allait venir: lequel? peu importait, mais ce hasard l'aiderait fatalement." (29) Après l'affaissement de Lethois, l'auteur remarque qu'il y a ainsi "des instants où l'âme la moins affinée entend le pas de la destinée." (30)

Enfin, la justice ultime du destin est mise en évidence par les sentiments de Stéphane, lequel pensait avoir surpris Marc dans l'appartement de sa mère. "Elle venait donc, la justice! Enfin! ... Les comptes allaient se rendre et, avec une joie terrifiante, il fêtait cette fatalité qui met tôt ou tard la main au collet des maudits pour niveler d'un coup l'inégalité des sorts! Cui! Dieu merci, ce n'était pas un rêve, la vengeance était là!" (31)

L e s E f f e t s d u S o r t

L'idée que la destinée règle tout conduit bien des personnes à l'indifférence ou à un pessimisme

(28) Un Simple, p. 23.

(29) Ibid, p. 155.

(30) La Vie secrète, p. 30.

(31) Un Simple, p. 160.

amer. Certains se soumettent au destin tandis que d'autres s'ôtent la vie. Ainsi le roman intitulé L'Appel de le Route semble répondre à la question: "A quoi bon?" De même M. Lethois lance avec un rire strident à Mlle Wimereux: "Voyez-vous quelqu'un qui vaille la peine d'un effort? et s'il existe, à quoi bon? Nous roulons tous dans le même train. Il n'y a que les fous pour s'imaginer capables de sauver leur voisin quand tout le wagon culbute." (32) Dans Le Ferment nous entendons Julien dire: "A quoi bon s'obstiner, lutter contre la destinée?... Il n'avait plus de père, plus de maîtresse... Pas un ami pour venir à son aide." (33) Un Simple nous dépeint Stéphane, incapable d'endurer plus longtemps la tromperie de sa mère. Ils essaient de s'expliquer, mais Stéphane pressent qu'"elle allait le tuer ou il fallait qu'il la tuât." (34) Malheureusement, c'est Stéphane qui, en se jetant à l'eau, disparaîtra de la scène de ce monde pour toujours, car il se sent poussé par une force supérieure à la sienne: "Voici une semaine qu'un sort semble être jeté sur moi!" (35) Faisant une brusque révision des catastrophes dont il allait mourir, il en arrive à affirmer le manque de valeur

(32) La Vie secrète, p. 102.

(33) Le Ferment, p. 114.

(34) Un Simple, p. 197.

(35) Ibid, p. 190.

de la vie: "A quoi bon le soleil, quand on emporte dans la mort l'image abominable d'une mère voulant vous tuer pour garder son amant!... A travers son immense dégoût, seule la croyance à une fatalité qui s'acharne sur vous aveuglément lui était restée..." (36)

Par contre, d'autres personnes essaient de se soustraire aux effets du sort par une lutte intensifiée. Le livre entier Les Choses violent nous fait assister à une lutte incroyable, menée par une femme contre la fatalité. Noémi espère contre tout espoir épouser M. Clérabault, dont la femme est morte, et dont elle a été demoiselle de compagnie. Sur ces entrefaites, une cousine arrive dont la présence lui ôte tout espoir. Plus obstinément encore, elle refuse d'accepter son sort, et force la main de la destinée en causant la mort de cette cousine. Elle fait croire que la première Mme Clérabault avait un amant, et grâce à sa machiavélique persévérance, elle réussit à épouser M. Clérabault. Son but est à peine atteint que déjà le bonheur lui échappe car son mari meurt au soir de leurs noces. Mais malgré toutes ses expériences douloureuses, elle continue jusqu'à son dernier souffle à combattre féroce-ment la fatalité.

C'est le destin, en effet, qui règne partout. L'on pourrait s'attendre à ce qu'Estaurié

(36) Un Simple, p. 199.

soit un pessimiste incorrigible. S'il l'était quand il écrivait ses premiers livres, il nous laisse entrevoir dans ses derniers romans, des lueurs d'une Providence qui guide les hommes. Dans Le Cas de Jean Bunant, il compare le voyage périlleux qu'entreprend un groupe d'alpinistes anglais au voyage rempli de péripéties qu'est la vie.

"Enfin, toujours très haut, une lueur parut, plus petite qu'une étoile, ... qui bougeait, s'éteignait, reparaisait, ... seule une petite lueur chemine, et cette lueur guide les hommes! ... elle n'était qu'une étoile; elle est devenu phare... elle trace la route; elle dépouille la solitude de ses terreurs: c'est la Lumière!" (37) Dans les chapitres suivants nous verrons comment cette Providence, cette main de la Destinée peut se servir de la souffrance pour guider les hommes vers quelque chose de meilleur.

(37) Le Silence dans la Campagne, p. 88.

CHAPITRE V

S O U F F R A N C E

" Ce jeu de la bête humaine, fabriquant le mal à la manière d'une sécrétion...

Qu'il le veuille ou non, l'homme crée de la souffrance pour quoi que ce soit qui l'approche... "

" Souffrir! ... enfin voici le mot lâché; il n'explique rien mais commence et conclut tout. "

L'Appel de la Route, p. 4, 5, 69.

A travers toutes les péripéties par lesquelles Estaunié fait passer ses héros avec tant de perspicacité, on entrevoit aisément le problème crucial de la souffrance, dont l'écrivain est profondément préoccupé, et sur les aspects duquel il commence à révéler pleinement ses pensées dans L'Appel de la Route, cette étude poignante et si apte à répandre une vive lumière sur ce sujet. Par le truchement de trois amis, dont Pierre Duclos, Tinant et un interlocuteur, qui se rencontrent pour la première fois depuis la guerre, notre romancier entreprend lentement mais sûrement l'analyse magistrale de la douleur. Or l'inquiétude, une de ses formes particulières, est le domaine préféré du psychologue et Estaunié excelle à en examiner toutes les faces. Sa méthode consiste à plonger ses personnages dans une souffrance grandissante jusqu'à ce qu'elle devienne véritablement intolérable. Les petits répités de bien-être qu'il leur accorde ne sont en somme que des étapes vers un degré de souffrance plus grand encore.

Pour notre auteur le bonheur, l'harmonie intérieure, le plaisir, ne semblent pas compter. Ce ne sont que des choses artificielles et trompeuses. Seule la douleur, féconde en fruits authentiques et permanents, paraît digne d'attention. Or, bien que la souffrance soit évidente partout ici-bas, il n'en paraît pas moins vrai qu'en laissant de côté les autres aspects constitutifs

de la vie, l'écrivain n'a pu éviter de donner à son oeuvre une couleur assez sombre qui lui a d'ailleurs bien valu ce titre de "romancier de la douleur".

L a N a t u r e d e l a S o u f f r a n c e

Les trois amis qui figurent dans L'Appel de la Route sont unanimes à affirmer l'universalité de la souffrance, qu'aucun ne saurait au reste éviter. Aussi Pierre Duclos déclare-t-il:

"Dans la vie normale, on va, on vient, on parle, on n'a aucune intention mauvaise, et parce qu'on a passé à droite plutôt qu'à gauche, prononcé un mot plutôt qu'un autre, à distance, quelqu'un est frappé auquel on ne songeait pas, dont on ignorait même parfois l'existence... Un homme épaulé, vise dans une direction donnée, parce que telle est la consigne. Le coup part; un corps tombe; et le meurtrier ne connaît pas la victime, il ne saura jamais pourquoi il a tué, ni même parfois s'il a tué. Simplement il a fait son métier d'homme... Nous aussi allons continuer de le faire. Seulement, plus de coup de feu pour avertir, plus d'abris pour se protéger, les balles viendront on ne sait d'où. La guerre encore, mais cette fois contre l'insoupçonnable..." (1)

En effet, l'homme souffre, et que ce soit consciemment ou inconsciemment, il fait aussi souffrir les autres. Où que l'on porte ses pas on rencontre la douleur, ainsi que le déclare encore Duclos: "De même qu'abandonné, un champ se couvre d'orties et de

(1) L'Appel de la Route, p. 4.

chardons sans que jamais du blé s'y mêle, pareillement, livré à lui-même, le monde ne produit que souffrance et ne supporte qu'elle... L'universalité de la souffrance et sa nécessité, voilà au fond le mystère qui n'a cessé de me hanter durant la campagne, et ce ne seront ni l'armistice, ni la victoire, ni la paix qui l'empêcheront de nous guetter encore au tournant de l'heure!" (2) Quant à Mme Manchon, on n'a "jamais soupçonné quelle douleur poignante se cache derrière son ardente charité." (3) Et l'abbé répond: "On a tort toujours de ne pas soupçonner la souffrance; elle est partout." (4) L'ecclésiastique ne cache pas que lui aussi a goûté à la coupe amère: "Par métier, dit-il, je me heurte à la souffrance plus souvent qu'un autre; ajoutez qu'elle est installée chez les miens; oserai-je enfin avouer qu'elle ne m'a pas oublié?... La victime, elle, est toujours atteinte. Tel dont vous enviez la fortune heureuse, se ronge en secret et appelle la mort... L'universalité de la souffrance est un fait." (5) Le représentant de l'Eglise, après avoir discoursu sur le fait de l'universalité de la souffrance, nous dit que "son apparente inégalité en est un second... Gardons-nous cependant de trop croire à celui-ci. Le plus souvent, en effet, on est tenté de mettre sa souffrance au-dessus de celle du prochain. D'autre part, nous ne nous attachons guère à observer que les douleurs se rapprochant de la nôtre, on risque ainsi

(2) L'Appel de la Route, p. 6.

(4) Ibid, p. 347.

(3) Ibid, p. 347.

(5) Ibid, p. 350.

de ne pas tout voir et même de ne rien voir." (6)

Au bout de quelque temps passé au front, les soldats se sont parfois plaints de l'inutilité de la guerre et des souffrances incalculables qui en résultent pour l'humanité. Ces atrocités leur paraissent injustifiées, stupides, et l'oeuvre d'éléments irresponsables ou criminels. Ils seraient aisément d'accord avec Pierre Duclos, lorsqu'il affirme que des quatre années de guerre il n'a reçu qu'un peu de lumière sur des choses qu'il connaissait déjà: "Par exemple, il est clair que la guerre n'est que souffrance, un grand torrent de souffrance roulant à la même heure dans son flot imbécile une portion d'humanité." (7)

Un des problèmes les plus insolubles de cette vie, c'est l'injustice apparente de la souffrance. Que de "pourquoi" se sont élevés des coeurs humains au sujet de maladies soudaines ou continues, de catastrophes, de pertes irréparables, matérielles ou familiales, de crises économiques, de guerres et de tant d'autres choses. Le grand point d'interrogation qui s'installe dans l'esprit des hommes à la vue de souffrances frappant des êtres innocents, inoffensifs ou pieux ne peut souvent être effacé par rien. "La souffrance est injuste." s'écrie Duclos. (8)

(6) L'Appel de la Route, p. 350.

(7) Ibid, p. 3.

(8) Ibid, p. 7.

De même, ce pauvre M. Lormier épanche son coeur par cette exclamation désespérée: "Au nom de quelle justice y a-t-il des êtres comblés, et d'autres toujours broyés?" (9) Un peu plus loin il continue: pourquoi... ce don fatal attaché à l'être, comme une robe de Nessus, sinon pour mieux faire souffrir? (10)

Vue sur le plan purement naturel, la souffrance est, comme le certifie Tinant, une chose absolument "incompréhensible." (11) Même l'abbé, dont l'habileté à tirer d'admirables conclusions du sujet de la douleur ne fait aucun doute, est obligé de rectifier l'opinion erronée de son interlocuteur, en l'assurant qu'il n'est pas le bénéficiaire d'une grâce particulière attachée à sa vocation et qui l'exonérerait de la souffrance, et que même comme serviteur de l'Eglise, il est contraint d'avouer que le sujet demeure pour lui une "énigme." (12)

"En s'en tenant au point de vue humain, (la souffrance) ne semble que nuire." (13) Un seul exemple, parmi des centaines, peut être pris pour montrer sa cruauté. Écoutons Léonard Clan, dans son explosion de rage, après qu'il eût appris que la place promise ne lui serait pas accordée: "Des envies de meurtre passaient dans son cerveau... Il poussa des cris, déchira

(9) L'Appel de la Route, p. 67.

(10) Ibid, p. 69.

(11) Ibid, p. 7.

(12) Ibid, p. 349.

(13) Ibid, p. 349.

ses cahiers, jeta ses livres sur le sol... Que de telles traîtrises fussent tolérées ici-bas lui parut monstrueux. Où donc était Dieu? A quoi bon une Providence, des lois, une morale? Tout n'était qu'injustice et cruauté." (14)

La souffrance a des formes diverses: "Ses moyens varient. Il en est de violents, il en est d'insinuants et de cauteleux; il en est des lents et des rapides, de toutes les sortes et de toutes les qualités." (15) On peut donc être emporté par le flot tempêteux de la souffrance, comme dans le cas de Stéphane, dont les angoisses durèrent à peine quelques semaines, ou par le battement continu des vagues contre l'âme, comme chez Noémi Clérabault, qui, pendant des années soutint une lutte féroce contre l'invasion de la souffrance.

Mais le pire de tout est que la souffrance demeure liée à la solitude. Voilà certes pourquoi notre romancier emploie souvent ces deux mots comme synonymes. On ne peut, dans le vrai sens du mot, partager sa souffrance. On porte son fardeau seul, tout seul. L'homme est un être destiné à une solitude inguérissable. La solution de ses problèmes, de sa souffrance, ne se trouve jamais dans la société humaine, car pour Estaurié la vraie souffrance est intérieure. Par conséquent nos héros doivent

(14) L'Empreinte, p. 222.

(15) L'Appel de la Route, p. 350.

lutter seuls contre un monde antagoniste. Stéphane est seul dans son combat moral, de même que Léonard Clan, Pierre Jauffrelain et tous les protagonistes de notre auteur.

C a u s e s d e l a S o u f f r a n c e

L'origine de la souffrance se trouve parfois, chez Edouard Estaunié, dans une force "aussi inconsciente et aveugle qu'irrésistible." (16) C'est la fatalité, qui joue un rôle implacable, surtout dans ses premiers romans, et qui s'abat aveuglément sur qui elle veut. Chenu écrit à Julien qu'un hasard lui permet de lui être utile. (17) Julien a de la peine à accepter son offre. Finalement il s'y lance: "C'est la fatalité qui nous mène," dit-il. (18) Cette philosophie ne peut qu'aboutir à un pessimisme désespéré. Mais plus tard Estaunié adoucit un peu l'expression de sa pensée et au lieu de trouver la source de la souffrance humaine dans une fatalité superposée à l'Univers, il la trouve dans des "sources irresponsables, inconscientes de l'oeuvre qu'elles font." (19) Julien Dartot va vendre ses actions pour le Haut-Mékong, alors qu'elles sont presque sans valeur: "Cette ruine du 'petit monde' était une des conséquences lointaines et fatales sans lesquelles aucun acte humain serait

(16) Jules Sageret, "Edouard Estaunié, Romancier de la douleur et de la Destinée," Vient de paraître, déc.1924, p.569.

(17) Le Ferment, p. 60.

(18) Ibid, p. 83.

(19) L'Appel de la Route, p. 4.

possible. Quand un grand navire passe, il laisse derrière lui des vagues qui cheminent et renversent les barques trop légères." (20)

Quand, à la suite de certains incidents, une personne perd confiance en une autre, une souffrance inexplicable gagne son coeur. Parfois c'est un père, comme dans le cas de M. Lormier, dont le coeur est brisé lorsqu'il soupçonne l'existence d'un amant pour sa fille: "Entre ma fille et moi, il y a quelqu'un." (21) Ou c'est une mère, telle Bonne-Dame, dont l'oeil inquiet a discerné chez sa fille un changement d'attitude. Quelle n'est pas sa stupéfaction lorsqu'elle découvre que le silence de Germaine vient de ses plans secrets de mariage. La douce et coutumière confiance dont elles avaient tiré leur bonheur a disparu à jamais et leur ciel serein s'est couvert de noirs nuages menaçants.

Aucun des romans d'Estaunié ne donne l'amour sexuel comme source de l'angoisse ou de la souffrance. Les difficultés émanent toujours de rapports de famille, légitimes en eux-mêmes, mais désastreux lorsqu'ils sont poussés à l'extrême. Deux romans seulement nous présentent le thème de l'éducation. L'Empreinte, par exemple, met en évidence les influences néfastes dues à un système d'éducation dans

(20) Le Ferment, p. 318.

(21) L'Appel de la Route, p. 61.

lequel l'initiative personnelle est réduite à néant, la conscience individuelle étouffée et la personnalité humaine méprisée. Dans Le Ferment l'auteur critique le système d'éducation adopté en ce qu'il encourage les élèves à faire leurs études à Paris et à y rester, au lieu d'être éduqués pour leur propre province.

On peut dire que la cause de souffrance soulignant toutes les autres dans nos romans, est la sensibilité des personnages. "Admirez aussi l'ingéniosité de la souffrance... Pour être choisi, il suffit qu'on soit entre tous le plus apte à goûter l'amertume du breuvage."

(22) Oui, les acteurs sont doués d'une âme angoissée, pleine de passion et jusqu'à un certain point incontrôlable. Ils se compliquent la vie: "Puisque les faits étaient simples, c'est donc moi qui ne l'étais pas," (23) dit Léonard Clan. Ils agissent peu, semblent ne vivre que de sentiments et sans beaucoup de logique. Repliés sur eux-mêmes, ils ne peuvent faire autrement que de souffrir. S'appliquant toujours à l'analyse de chaque action, de chaque mot et de tout geste, ils reçoivent des chocs dont les répercussions, dans leur vie intime, sont souvent terribles. Ainsi le bonheur matrimonial de Pierre Jauffrelain s'évanouit dès le moment où celui-ci croit apercevoir sur le visage de sa femme

(22) L'Appel de la Route, p. 112.

(23) L'Empreinte, p. 317.

une expression défiant son analyse. Il craint fort qu' "avec des yeux de femme on doit toujours appréhender la duperie d'un secret bien gardé." (24) Les inflexions de voix mêmes ne permettent-elles pas d'entendre des échos de zéphirs qui passent sur l'âme ou de ses tempêtes? "De telles impressions ne s'analysent pas; on les subit." (25) Les héros de nos romans laissent le doute et l'incertitude envahir leur âme et bien des fois nous entendons leur cri d'angoisse: "Il faut que je sache." (26) Jean Pesnel ne peut trouver la quiétude de l'esprit car il est toujours à se demander si Alice est au courant de sa découverte du testament. En plus de cela, il se tourmente au sujet de l'amour d'Alice dont il n'est pas certain. Toutes ces personnes sont constamment en quête du "bonheur des certitudes." (27) M. Baslèvre n'est parfois pas certain de l'amour de Claire. M. Champel se demande toujours si sa femme a chassé Henriette de leur foyer. Il ne le saura du reste jamais et ces époux ne retrouveront plus le bonheur: "demain comme hier, toujours ils resteront voués à l'incertitude, à une torture vaine, à des rancunes sans objet tangible." (28) Ces drames seront tout intérieurs, car "la douleur de douter... (est) un supplice inexprimable."

(24) Solitudes, p. 136.

(25) Les Choses voient, p. 172.

(26) Ibid, p. 349.

(27) Le Labyrinthe, p. 112.

(28) Solitudes, p. 129.

(29) Bonne-Dame, qui comme les autres possédait une conscience très éveillée, "se sensibilisait sous le coup de ces minuties morales," et plus cela s'opérait, "plus aussi ses inquiétudes matérielles... s'exaltaient." (30) Cette conscience ne permet pas, en général, aux personnages de toucher au bonheur des autres. Ils préfèrent souffrir eux-mêmes, s'imposer s'il le faut d'énormes renoncements et porter de pesants fardeaux, pourvu que leur entourage n'ait pas à pâtir.

L e s M a n i f e s t a t i o n s d e l a

S o u f f r a n c e

Les caractères d'Estaunié ne vivent pas dans le présent, mais ruminent le passé ou craignent continuellement l'avenir. L'homme souffre plus qu'on ne le pense de souvenirs du passé. Ces souvenirs peuvent être lointains et obscurs ou vivants et nets, ils demeurent cependant presque toujours mystérieux. Geneviève Lormier abandonne subitement son père pour entrer dans un couvent à Versailles où elle meurt. Le père désolé "retourne vers le passé (31) afin d'y découvrir les raisons qui ont pu inciter sa fille à prendre une décision si brusque. "Depuis deux mois, je fouille le passé, je scrute, je tâtonne..." (32)

(29) Solitudes, p. 103-4.

(31) L'Appel de la Route, p.107.

(30) Bonne-Dame, p. 78.

(32) L'Appel de la Route, p.111.

dit-il désespérément. En même temps, les secrets concernant son propre passé rongent René. Geneviève l'aime passionnément, mais il ne peut se marier. L'énigme de son origine ne lui laisse pas de repos et il cherche asile à l'étranger, en attendant la mort. Son départ place aussi sa mère devant le problème relatif à sa propre conduite, et elle tremble de s'appesantir "sur un passé pénible." (33) Marc et Mlle Peyrolles étaient heureux ensemble. Mais, dès qu'ils se mirent à causer de Servin leur bonheur s'écroula: "Tous deux... sentirent passer le froid des souvenirs. Comme un vent de désastre, le passé venait d'entrer." (34)

Le peu de temps pendant lequel les caractères d'Estaunié se préoccupent du présent est tout empoisonné de soupçons. Léonard Clan dit dans L'Empreinte: "J'ai la hantise des leurres misérables... Ce n'est qu'un soupçon, mais ce soupçon grandit... rien que d'y penser, je perds mes idées; l'affollement... me ressaisit." (35) Ces soupçons, comme les doutes et les incertitudes, leur enlève toute paix et les pousse à se méfier de tout et de chacun, en voyant partout des possibilités de mal, de danger et de trahison. Pour les pauvres victimes de cette obsession, point de trêve, point de repos! "Le présent (leur) échappe." (36) Anselme Théodat, dans L'Infirmes aux Mains de Lumière,

(33) L'Appel de la Route, p. 107. (35) L'Empreinte, p.246:

(34) La Vie secrète, p. 87. (36) Choses voient, p.80.

est enchanté d'avoir enfin la visite de son ami à Saint-Christol. Il sait aussi "qu'il est ridicule de ne pas jouir du présent," (37) mais il n'en peut rien. Il ne peut vivre dans le présent.

Les soucis de l'avenir rongent les caractères dont nous faisons l'étude. A cause de l'arrivée de quelques personnes à Montaigut, tous sont inquiets à l'égard de l'avenir. Seulement deux hommes semblent "échapper à cette attente inexplicable de l'heure prochaine... ceux-là du moins espéraient-ils ignorer les affres de demain? Hélas, qui eût scruté leur coeur s'y serait heurté à un trouble impérieux comme un présage." (38) Dans Le Cas de Jean Bunant, alors que notre héros s'est décidé à faire l'ascension de la Meije, "sa pensée, brusquement, le transportait là-haut... Il se voyait balancé dans le vide au bout de la corde ou glissant avec un cri sur le Glacier Carré. Il ne pensait plus à la Meije, ou plutôt il ne l'apercevait plus qu'à travers une véritable horreur physique dont l'angoisse le serrait à la gorge jusqu'à l'étouffement..." (39) D'avance l'inévitable le remplissait d'épouvante. "Une sueur d'agonie couvrit son front." (40) Après la séparation d'avec Claire, M. Baslèvre voyait avec appréhension l'avenir. Il

(37) L'Infirmes aux Mains de Lumière, p.109.

(38) La Vie secrète, p. 106.

(39) Le Silence dans la Campagne, p. 102-3.

(40) Ibid.

était "certain de ne pas pouvoir ni résister ni se débattre, -- d'avance il attendait le coup suprême! Une semaine M. Baslèvre continua ainsi d'avoir peur... On ignore l'origine de tels pressentiments. Qui n'a connu, à certains jours, l'obsession d'un tragique invisible qui plane? On marche, et l'ombre noire du désastre vous précède sur le chemin." (41)

Les spectateurs réagissent de bien des manières à la vue de la souffrance. Ainsi, les vieux meubles relégués au grenier de la maison, parlant entre eux du passé, émettent des opinions totalement différentes sur les personnes et les événements extraordinaires qu'ils ont vus au cours des années. L'horloge, elle, dit: "L'homme me fait horreur." (42) Mais le miroir répond vivement: "J'aime l'homme... J'ai vu souffrir." (43) Quant au secrétaire, il a un soupir de pitié: "Je le plains." (44)

Estaunié résume fort nettement et succinctement les différentes attitudes que ceux qui souffrent peuvent adopter en face de la souffrance: "Quoi de plus divers que l'oeuvre de la souffrance? Ici, résignation, ailleurs, révolte; autre part, élans vers Dieu, renoncement, mysticisme; à côté fureur, incrédulité, blasphèmes; tantôt la charité, tantôt l'ordure, pour s'étourdir." (45)

(41) L'Ascension de Monsieur Baslèvre, p. 230-1.

(42) Les Choses voient, p. 22.

(43) Ibid.

(44) Ibid.

(45) L'Appel de la Route, p. 357.

E f f e t s d e l a S o u f f r a n c e

Vers la fin de L'Appel de la Route, un discours extraordinaire de l'abbé Manchon révèle la gravité du résultat de la souffrance dans l'âme de celui qui y a été soumis: "Le problème n'est pas seulement dans l'existence de la souffrance. C'est devant le résultat de la souffrance que j'ai le plus tremblé." (46)

Ce résultat présente bien des faces et peut-être qu'une des premières que l'on puisse observer est la nature sympathique et pleine de compréhension que possèdent souvent ceux qui ont traversé l'eau profonde des grandes épreuves. Ainsi, l'abbé Taffin saisit très bien la situation et les luttes de Mlle Peyrolles. Quel soulagement et quelle source de réconfort Mme Manchon ne trouve-t-elle pas dans ses contacts avec M. Lormier, "une âme qu'un malheur à peu près identique rendait apte à la comprendre." (47)

La souffrance effectue une transformation radicale dans l'être intérieur de ceux qui la subissent. Elle les rend souvent meilleurs. Elle est un moyen éducateur pour nous former pour la vie. Elle est aussi merveilleusement efficace pour purifier et enrichir l'âme. "Si donc la souffrance est une nécessité, ce ne peut être qu'une nécessité bienfaisante!... N'est-il pas reconnu que

(46) L'Appel de la Route, p. 351.

(47) Ibid, p. 348.

la souffrance transforme les êtres en les améliorant? Au physique elle sert de garde-fou contre les excès possibles. Au moral, elle martèle les âmes, en tire des accents supérieurs, et comme un creuset purifie ceux qu'elle dévore!" (48)

Rien ne saurait mettre en lumière les véritables éléments constitutants d'une vie intérieure et secrète comme la souffrance: "Je ne savais pas encore que l'âme s'abrite toujours derrière de fausses apparences, comme l'amande derrière une coque et qu'il faut le marteau de la souffrance pour les briser." (49)

A partir de La Vie secrète la question de la souffrance humaine préoccupe notre écrivain de plus en plus. Dans ses premiers romans il accepte la douleur comme un pessimiste ou un stoïcien. Il n'y a pas d'accent religieux dans sa philosophie sinon que Dieu prête une oreille distraite aux cris de ses créatures. Quand Bonne-Dame constate que sa fille est malade, "c'était comme si l'équilibre de son être fut rompu, il ne faut point que l'enfant souffre quand la mère ne souffre pas: cela est anti-naturel, inadmissible au point de faire douter de Dieu." (50) Mais plus tard, dans L'Ascension de M. Baslèvre, la souffrance revêt nettement une atmosphère religieuse. Elle nous

(48) L'Appel de la Route, p. 7.

(49) Ibid, p. 64.

(50) Bonne-Dame, p. 126.

détache de cette vie douloureuse avec toutes ses injustices et, nous donnant le courage de la mort, elle entr'ouvre la porte de l'immortalité. Ces deux résultats vont être résumés par l'abbé Manchon:

"Parmi tant d'effets impossibles à classer... qui, tôt ou tard, paraissent comme le fruit sur l'arbre... le premier est le détachement: un détachement du devenir, de ce qui entoure, de soi-même, enfin de tout ce qu'on est convenu de nommer la vie. L'homme qui a vraiment souffert peut avoir l'air consolé: il ne retrouve jamais le goût de vivre. Détaché de la réalité, c'est déjà un mort qui erre. Vous avez été surpris du don Lormier? moi pas. Je ne m'étonne pas non plus des générosités de ma mère... Elle aussi, autant que Lormier, est détachée non seulement de la fortune, mais du bien qu'elle tente. Ma mère ne tient plus à elle, ni à moi, ni à rien. La douleur en a fait une plante arrachée brutalement de terre et qui, racines en l'air, achève d'expirer au soleil." (51)

L'abbé Manchon continue de développer sa pensée à l'égard des résultats de la souffrance. Au-dessus du détachement, il voit un autre effet, dont il estime qu'il est

"la raison suprême de la souffrance... Parce que la souffrance dépouille, parce qu'elle paraît injuste, parce que rien surtout n'est capable ici-bas de réparer ce qu'elle engendre, fatalement, l'être détaché de lui-même en appelle au delà. Sans la souffrance l'homme n'aurait jamais songé à l'immortalité. Par la souffrance, il en acquiert le besoin et brisant les limites d'un présent qui ne compte plus, projette son existence véritable dans les régions de l'infini." (52)

(51) L'Appel de la Route, pp. 351-2.

(52) Ibid, p. 352.

Peu importe à M. Estaunié ce qu'il y aura après la mort. Ce qui importe "c'est que le regard mental ose enfin dépasser le visible; c'est qu'à la notion d'un stupide divertissement de quelques années, se substitue celle d'une chaîne prodigieuse et riche, nous prolongeant à travers les réparations et l'agrandissement de l'avenir." (53) "Pour la première fois (Léonard) comprenait que la mort redoutée pouvait être bonne et désirable." (54) "Elle supprime la souffrance et l'effort." (55) "On n'aborde l'inconnu, mentalement ou réellement, qu'à travers des cris et des sanglots, c'est à dire par la souffrance! La Vie, la Mort, même chose! rien de plus qu'un chemin, le grand chemin qui mène à l'inconnu!" (56)

L'écrivain donne un exemple admirable d'une femme qui gravit, avec beaucoup d'autres, une côte fatigante. Elle approche du sommet. "La silhouette se détache sur le fond net du ciel... Voyez! ce n'est plus, ainsi qu'auparavant, une forme confuse: ... Comme elle paraît grande, malgré la distance! Mais les pieds disparaissent... les jambes... le buste est mordu... Plus rien et c'est la mort! ... Cependant, vous êtes sûr...

(53) L'Appel de la Route, p. 352.

(54) L'Empreinte, p. 306.

(55) Le Ferment, p. 114.

(56) L'Appel de la Route, p. 353.

que sa disparition n'a pas arrêté le voyage et qu'elle va quelque part." (57)

C'est à ce moment qu'Estaunié explique le titre de ce livre extraordinaire qu'est L'Appel de la Route. C'est en effet la souffrance qui constitue l'appel de la route. Il parle de sa "toute-puissance... Ah! cet appel magnifique vers le gîte d'étape, la demeure ancestrale, ou le paysage dont on rêve! cet appel, sans lequel on ne saurait où orienter son pas et qui, en ce moment, fait que nous-mêmes ne souhaitons d'aller ni à droite ni à gauche, mais préférons gravir la côte, pour découvrir un horizon dont nous ne mettons pas l'existence en doute bien que nous ignorions quel il peut être!" (58)

Notre romancier n'a maintenant aucun doute quant à la réalité de l'immortalité et il fait un appel retentissant à l'humanité, l'entraînant à marcher, guidée par la souffrance, vers le pays où il espère que "la Justice de Dieu perdra son obscurité, parce qu'il y fait toujours clair." (59)

Il y a toutefois pour Estaunié un autre sens à l'immortalité. L'âme continue de vivre en

(57) L'Appel de la Route, pp. 353-4.

(58) Ibid, p. 354.

(59) Ibid, p. 354.

celui qui a aimé le disparu. Il est certain que l'âme de Claire ne cessera pas de vivre en M. Baslèvre. Notre auteur va encore plus loin quand il semble impliquer qu'après la mort l'âme continue peut-être à vivre autrement dans l'univers, sur un autre plan supérieur. Dans la préface des Choses voient, dédiée à la mère de notre écrivain, il lui dit: "Tu n'es pas morte. Tu vis toujours. Si tu as cessé d'être visible, ce n'est pas que tu sois partie, c'est que je suis aveugle." (60)

La souffrance! "Voilà un Phénomène de la vie, le plus considérable, le plus constant, le plus redoutable aussi." (61) Elle peut être "le ressort le plus efficace de la vie." (62) Loin d'être inutile ou uniquement nuisible, elle peut servir à nous conduire vers les sommets spirituels d'où nous pouvons entrevoir l'immortalité. Elle peut nous pousser également à un esprit de sacrifice toujours plus grand.

(60) Les Choses voient, p. i de la préface.

(61) L'Appel de la Route, p. 350.

(62) Ibid, p. 8.

CHAPITRE VI

S A C R I F I C E

"Qui sait... quelle ivresse intime peut sortir
d'un... sacrifice où rien n'a été sacrifié
que soi-même?"

L'Ascension de M. Baslèvre, p. 181.

N a t u r e d u S a c r i f i c e

Quiconque accepte la souffrance dans son rôle éducateur sera conduit, tôt ou tard, sur la voie du sacrifice. Celui-ci semble facile au premier abord, mais il s'avère difficile et pénible plus tard. "Il m'était impossible de ne pas admirer la simplicité avec laquelle cet homme acceptait de s'engager dans une existence sacrifiée." (1) Il est naturellement impossible de réaliser pratiquement à l'avance tous les éléments du sacrifice: "Aux premières heures, le pire semble toujours léger, on décide, on renonce, on croit à peine souffrir; la vérité ne paraît qu'après, quand déjà il n'est plus temps. Théodat, l'excitation passée, savourait l'entière douleur d'une solitude qu'il avait estimée d'abord plus légère, et qui ne se révélait que maintenant." (2) L'élément de la durée est très important dans ce domaine. Au commencement Théodat ne prévoit pas que son sacrifice se prolongera. Quand son ami parle de "parcimonies obligatoires..." il proteste: 'Obligatoires, non: passagères tout au plus... Je ne songe pas à nier que je traverse une passe, un peu difficile: mais elle ne durera pas.'" (3)

Plus tard, commençant à se rendre

(1) L'Infirmes aux mains de lumière, p. 40.

(2) Ibid, p. 54.

(3) Ibid, p. 58.

compte de ce que son renoncement comporte, il dit: "J'ai respiré de loin tous les fumets du bonheur; après quoi, bien édifié sur ce que je perds ou n'ai pas eu, mûr pour regretter en connaissance de cause, je vais rentrer à Saint-Christol!" (4) Non, Théodat ne peut déménager en ville avec sa soeur, où il trouverait pourtant la vie qui lui convient, car elle mourrait de quitter la maison paternelle. Pour lui, "il s'agit d'y mourir jour à jour, dans le vide des heures et sachant qu'il ne s'en échappera qu'entre quatre planches." (5)

La réalité et la profondeur du sacrifice ne sont souvent ni discernées, ni appréciées à leur juste valeur. L'infirme ne se doute pas de la possibilité d'un mariage prochain de son frère, et elle refuse d'y croire quand on le lui annonce. Et quant au reste: "elle ne le soupçonne pas." (6) Et quand enfin il est mis à la retraite, et que par pur esprit de sacrifice il rentre à la maison paternelle pour y vivre avec sa soeur, elle refuse de croire qu'il n'est revenu que pour elle. Pauvre illusionnée! Mais Théodat ne veut absolument pas qu'on la détrompe. "On ne peut toucher à son rêve, la réalité la briserait." (7)

(4) L'Infirmes aux mains de lumière, p. 104.

(5) Ibid, pp. 105-6.

(6) Ibid, p. 43.

(7) Ibid, p. 44.

Notre auteur fait dire à un de ses personnages: "L'oubli de soi est contagieux. Je ne songeais plus à sauvegarder nos rencontres quotidiennes, mais, au contraire, je résolus de sauver (son) bonheur." (8)

C a u s e s d u S a c r i f i c e

La cause du sacrifice se trouve parfois dans la nature même de ceux qui y consentent. Estaunié a donné à son deuxième roman le titre de Bonne-Dame, indiquant par ce nom les dispositions bienveillantes naturelles de cette personne. Elle est prête à tout donner, c'est sa nature qui l'exige, et elle ne pourrait en toute conscience garder quoi que ce fût pour elle-même. Elle renonce à sa maison, à ses épargnes et finalement décide de passer ses dernières années dans une maison de vieillards. Cet asile "lui semblait meilleur et plus désirable que ce grand bonheur de la réunion avec son enfant, si ardemment recherché, si cruellement expié!" (9) Le comble est mis à son amour lorsque malgré sa grande pauvreté elle veut encore envoyer un mandat à sa fille. Un tel geste n'est même plus un sacrifice pour elle: "Nous avons ici une pension de trois francs par mois pour les extras. Que voulez-vous que je fasse de tant d'argent!" (10)

(8) L'Infirmes aux mains de lumière, p. 44.

(9) Bonne-Dame, p. 260.

(10) Ibid, p. 303.

Il n'est pas rare qu'un sens du devoir soit à l'origine du sacrifice. C'est sur cette base que Mlle Peyrolles accepte d'abord son neveu, malgré la conduite passée de ses parents. Ce renoncement en commence pour elle tout une série, dont le résultat net, en ce qui la concerne, est une transformation de sa vie. Des instincts profonds ont été réveillés en elle et sa biographie se termine sur cette note heureuse: "Parce que Mlle Peyrolles s'est sacrifiée, une joie maternelle la ressuscite." (11)

Il est normal qu'un amour dévorant conduise à de grands renoncements. Ainsi l'amour de M. Baslèvre nous paraît sublime parce que tout en ne cessant d'être profond et fidèle, il n'exige rien et donne tout. Cet amour, dépouillé de tout égoïsme et de toute carnalité, est pourtant plein de satisfactions: "Il suffit d'avoir beaucoup souffert pour découvrir que le renoncement peut devenir une forme du bonheur." (12) Claire, se privant elle-même volontairement, ne permet pas que M. Baslèvre lui parle de son amour. Ensemble, ils persévèrent dans leur abnégation à cause de leur amour véritable.

Quelquefois de grands sacrifices sont consentis par un faux sens du devoir. Cette possibilité est clairement démontrée par la vie de Théodat: "Il

(11) La Vie secrète, p. 256.

(12) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 184.

est des cas où le droit de l'individu prime le reste. Théodat ici avait à choisir entre une femme qui était presque sa fiancée... et une soeur... Au nom de quelle morale imposer une à l'autre." (13) Aussi Estaunié conclut-il que "ce qu'il faut rechercher, c'est le bonheur qui est conforme au devoir véritable." (14)

E x i g e a n c e d u S a c r i f i c e

Quelle que soit la grandeur du sacrifice accompli, s'il n'est pas consenti librement et accepté avec joie, il ne peut être efficace. Le livre Tels qu'ils furent, est un exemple frappant de cette vérité, et qui montre combien ce "sacrifice consenti" (15) peut élever une âme.

Toute sa vie Tante Adèle avait sauvegardé l'honneur du nom de la famille. Pour elle, la tradition n'était pas un vain mot. Elle avait même risqué sa vie à cause de cette tradition, en cachant dans sa robe le vieux pistolet de l'aieul, au moment où des officiers étaient entrés chez elle. Pour la même raison, elle avait refusé d'assister au mariage de sa fille. Quand enfin elle a consenti à la revoir, il était trop tard. Elle devait mourir fatalement une demi-heure avant l'arrivée de celle

(13) L'Infirmes aux mains de lumière, pp. 40-1.

(14) Ibid, p. 42.

(15) Tels qu'ils furent, p. 275.

à laquelle elle avait finalement pardonné. Elle avait consenti volontairement à un dépouillement complet pour pouvoir "transmettre à l'héritier... un nom intact." (16)

Avec le dépouillement progressif de Théodat, "un immense regret dévora son coeur." (17). Il dit qu'il ne regrette pas ce qu'il a fait pour sa soeur, mais ajoute aussitôt: "Me suis-je interdit pour cela de trouver mon sort assez cruel?" (18) Il se voyait comme une victime aux mains des circonstances: "Comme si l'on choisissait jamais!... Ai-je choisi par exemple d'achever dans cet affreux décor une vie ratée?(19) Puisque le sacrifice de Théodat comporte des regrets plutôt que de la joie, il a été fait en vain. Son âme, au lieu de s'ouvrir et de s'épanouir, s'est fermée, et parce qu'elle ne s'est pas graduellement élevée au niveau des circonstances pour être portée par les eaux montantes de l'épreuve, elle s'y est noyée.

R é s u l t a t s d u S a c r i f i c e

Le sacrifice, en transportant l'âme sur de nouveaux sommets, lui permet de découvrir à la fois de nouveaux horizons et les chemins qui y mènent. Cette vision panoramique des cimes donne l'envie et le courage de

(16) Tels qu'ils furent, p. 275.

(17) L'Infirmes aux mains de lumière, p. 53.

(18) Ibid, p. 103.

(19) Ibid.

les gravir toutes car la récompense qu'elles accordent vaut les efforts qu'elles demandent. Un personnage répondant au nom de Jean, dans Tels qu'ils furent, nous confie: "chaque fois que je fus tenté par des chemins de hasard, j'ai revu, à l'orée du voyage, l'image d'une femme morte désespérée, et j'ai retrouvé la route." (20) Ainsi, un exemple de sacrifice fut suffisant pour remettre sur le bon chemin celui qui risquait de s'égarer.

Enfin, le sacrifice nous aide à réaliser que Dieu existe. Écoutons le pauvre Anselme s'écrier: "Que dois-je trouver, une fois mort: de nouveaux devoirs? une récompense? ou du néant?... Il faut que Dieu existe, sinon qui me dédommagera?" (21)

Théodat passe sa vie en revue. Oui, "tant d'injustices exigent un Dieu." (22) Il lui vient à la mémoire un souvenir d'enfance. En compagnie de sa soeur il avait gagné l'alpe, et ils étaient montés toujours plus haut sur des rochers. Et tout à coup, là-haut, dans cette immense solitude, que trouvèrent-ils? Une saxifrage, toute seule. "A quoi bon une si belle chose que personne ne pouvait voir?" Et la réponse jaillit: "C'est pour que le monde soit beau quand le soleil le regarde!" (23)

(20) Tels qu'ils furent, p. 312.

(21) L'Infirmes aux mains de lumière, pp. 169-70.

(22) Ibid, p. 173.

(23) Ibid, pp. 175-6.

Ayant terminé son récit, Théodat dit à son interlocuteur qu'il ne sait pas, au fond, pourquoi il lui raconte tout cela. Et celui-ci de répondre: "Parce qu'ayant créé de la beauté, vous aussi ne doutez pas qu'il y ait un soleil pour regarder votre âme." (24) S'il est donc des sacrifices destinés à être ignorés des hommes, ils doivent être consentis à cause de leur valeur morale intrinsèque et dans la certitude qu'ils ne sont pas ignorés du Très-Haut.

A la fin de Madame Clapain, dernier roman qu'écrivit M. Estaunié, nous entendons son mot final sur le sujet du sacrifice. Celle qui est morte pour pouvoir garder son secret concernant sa fille illégitime, apparaît en imagination ou rêve, devant les yeux d'Ida et dit: "Voici ma récompense. Parce que j'ai tout sacrifié pour une autre, mes crimes qui étaient sans excuse ont revêtu une grandeur qui commandent ton pardon... tu n'as commencé vraiment de vivre que le jour où j'entrai dans ta vie... Il a fallu que je passe pour insuffler (à ton âme) la flamme libératrice... Grâce à moi encore le cachot d'égoïsme et de vanité où tu avais enseveli ta jeunesse s'est ouvert. Tu connais le goût de la lumière, tu as découvert la puissance d'aimer... ayant commencé de donner, tu commençais de comprendre... tu n'as rien à oublier et les routes de bonheur te sont ouvertes." (25)

(24) L'Infirmes aux mains de lumière, p. 176.

(25) Madame Clapain, pp. 325-6.

CHAPITRE VII

S U B L I M A T I O N O U S U I C I D E M O R A L

"Longtemps masquée par la vie coutumière (la vie secrète)
éclate, renverse, sauve ou tue."

La Vie secrète, p. 256.

La vie se présente à nous dans les oeuvres d'Estaunié comme un vaste champ de bataille. Ici se trouvent les grands vainqueurs et les grands vaincus. Les uns, se donnant complètement et sans espoir de récompense, graviront les cimes de la sublimation et seront parmi les élus. Quant aux vaincus, leur âme égocentrique aboutira au suicide qui les marquera pour la malédiction. Ici, véritablement, "on meurt ou la lumière se fait." (1) Personne ne peut demeurer indifférent, passif ou neutre, car la vie secrète "sauve ou tue." (2) Quelle que soit l'issue de la crise, un changement profond intervient toujours. Ainsi, Montaigut connaissait une vie régulière et assez terne, comme en témoigne l'habitude de Mlle Peyrolles de jouer au "whist" avec l'abbé Taffin et M. Lethois. Pour les gens du village, "le whist de Mlle Peyrolles fixait le jeudi comme la messe marque les dimanches." (3) Toutefois "quels bouleversements sur ce coin du monde, depuis que la vie secrète y avait passé! Durant de longs jours, il semble que celle-ci n'existe pas. On voit aussi durant des siècles sur la surface unie du globe des champs paisibles, où l'homme laboure, ensemece et récolte: ...la terre s'entr'ouvre, un cataclysme bouleverse les sécurités séculaires

(1) Le Labyrinthe, p. 213.

(2) La Vie secrète, p. 256.

(3) Ibid, p. 9.

et une contrée neuve remplace l'ancienne." (4) Ainsi la vie secrète transforme les âmes.

Pour accéder au vrai bonheur, il faut, malgré la souffrance et les assauts multiples de la destinée, se vouer à une vie d'amour et de sacrifice. Grâce à la noblesse de leur caractère, les plus dignes s'appliquent à la sublimation de leurs instincts, et ils renoncent volontiers à leurs prérogatives en faveur des autres. C'est pourquoi la vie secrète purifie, élève et régénère celui qui en comprend le vrai sens. L'égoïste, au contraire, poussé à n'avoir aucun égard pour les intérêts d'autrui, ira finalement retrouver au cimetière des âmes ceux que les regrets ou la haine ont tués. "Tous ceux qui se donnent sont élus! Seul l'égoïsme tue." (5)

Considérons pendant quelques instants ceux que la vie secrète bouleverse et anéantit. L'amour de Mlle Fouille, si décevant, à cause de la disparition de son amant, la laisse désespérée, misérable et désespérée au bord de l'abîme. "Pauvre fille... Elle s'en allait, l'âme en détresse, le coeur labouré de chagrin." (6) Sa vie est complètement ruinée.

Nous sommes également surpris du destin de Noémi Clérabault. Elle, dont la vie semblait

(4) La Vie secrète, pp. 255-6.

(5) Ibid, p. 256.

(6) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 313.

calme, soumise et bien rangée, devient subitement une personne passionnée, brutale et pleine de trahison.

Pierre Jauffrelin, tel un navire brisé sur les récifs, demeure un exemple frappant d'une vie perdue. Son journal, témoin silencieux de ses luttes intérieures, contient ce dernier mot, écrit avant le jour fatal de son suicide: "J'étais un mendiant toléré au festin: le mendiant va se glisser sans bruit hors de la salle. Personne ne s'aperçut qu'il est parti." (7)

Anselme Théodat, malgré son dévouement et ses sacrifices illimités, est le type de l'homme dont le bonheur ne peut jamais être complet parce que tous ses renoncements sont faits à contre-cœur.

Avec son regard de myope, M. Lethois avait "volontairement diminué l'horizon au plus proche." (8) Son unique intérêt fut l'étude des "mœurs, coutumes et habitudes propres aux diverses espèces connues sous le nom générique de 'Fourmis'". (9) Et, ignorant des besoins des autres êtres humains côtoyés journellement, il se laissa absorber par ce travail. Sa vie est un exemple remarquable de l'égoïsme destructeur. "Lethois en meurt." (10) dit Estaunié.

Voyons maintenant quelques exemples

(7) Solitudes, p. 153.

(8) La Vie secrète, p. 24.

(9) Ibid, p. 107.

(10) Ibid, p. 256.

de sublimation. Dans l'histoire de M. Baslèvre, nous sommes émerveillés d'assister à l'épanouissement graduel d'un fonctionnaire naturellement médiocre et sec, lequel devient finalement un véritable héros. C'est l'ascension, en partant d'un amour charnel normal, vers les sommets d'un amour platonique pur, avec la description de tous les sacrifices grandissants dont il est entouré et de toutes les joies inexprimables dont il est le dispensateur. Demain, M. Baslèvre reprendra son travail, et devant lui il n'y aura "rien que des gestes médiocres, toujours semblables... Cependant, quelle différence, et quelle douceur! Hors d'attente, défiant les hasards de l'existence, une immense tendresse illuminant son chemin, Claire ne le quitterait plus. Etait-ce elle qui vivait en lui ou lui en elle? Qu'importe! Sûr qu'elle l'aimait, il était sûr de lui répondre par une constance égale." (11) Son monde intérieur s'était enrichi d'un esprit de douceur, de compassion et de sacrifice, trésor durable dont la réalité avait complètement changé sa vie. Par sa possession, M. Baslèvre fut rendu capable de refuser la décoration convoitée de la Légion d'honneur, dans l'assurance intérieure qu'un tel geste ferait plaisir à l'élue de son coeur. Cette seule approbation lui suffisait car il vivait dans la communion de sa chère disparue. "Chaque samedi M. Baslèvre partait pour la cam-

(11) L'Ascension de M. Baslèvre, p. 313.

pagne et disparaissait jusqu'au lundi." (12) Il se rendait alors discrètement dans l'appartement de Claire, dont il avait fait l'acquisition, pour y passer quelques moments heureux. Malgré son absence, il vivait tellement dans un monde idéal qu'il ne savait plus "s'il vivait le rêve ou la réalité! (13) Cet homme avait appris à aimer véritablement, c'est à dire à se donner sans espoir de récompense, dans un état de spiritualité ardente. Pendant qu'il repassait dans son coeur les étapes de sa "prodigieuse ascension" (14) il semblait que l'on eût pu entendre la voix de Claire lui parvenant de l'autre côté du voile séparant les hommes de l'éternité et lui disant: "J'ai fait de toi une âme." (15)

Pareillement, Juste Pichereau fut sublime lorsqu'un orage violent éclata sur lui. Le secrétaire, dans Les Choses voient, en fut témoin et exprima en ces termes son admiration: "J'ai vu un coeur d'homme pendant deux heures, et c'est sublime! Si le passé n'avait produit que cela, il devrait être sacré." (16)

Alice de Vaubajour, pénétrée des plus hauts sentiments de désintéressement, n'en veut pas à Jean d'avoir manifesté une certaine attitude d'hésitation

(12) L'Ascension de Monsieur Baslèvre, p. 313.

(13) Ibid.

(14) Ibid.

(15) Ibid, p. 314.

(16) Les Choses voient, p. 416.

à son égard, et cette noblesse de caractère, du reste, sauve finalement leur mariage du naufrage.

Voici comment Estaunié lui-même envisage ses caractères dans La Vie secrète: "Le Pêcheur qui aime devient sublime; Thérèse, en sauvant qui l'approche, est conquise à son tour; parce que Mlle Peyrolles s'est sacrifiée, une joie maternelle la ressuscite; parce que la charité a retenu M. Taffin, la résignation lui est possible." (17) L'attitude de ceux qui recherchent la vérité les rend aptes à recevoir une lumière grandissante et pleine de révélations successives. "M. Lormier parlait de ténèbres qui supposent la lumière: c'est bien, il est sauvé!" (18) Pour Mme Manchon dont le cri était: "Je cherche l'explication, mais la nuit reste," (19) Estaunié a cette parole: Elle se trompait: puisqu'elle cherche, elle aussi est sauvée!" (20)

Si certains caractères arrivent à travers leur solitude et leur souffrances à l'état de sublimation, c'est grâce au ressort de leur vie intérieure. Si, au contraire, d'autres succombent et meurent physiquement ou moralement, c'est qu'ils n'ont pu supporter et mettre à profit la lumière jaillissant pour eux du sein de la vie secrète.

(17) La Vie secrète, p. 256.

(18) L'Appel de la Route, p. 353.

(19) Ibid.

(20) Ibid.

C O N C L U S I O N

"Le monde est semblable à la mer. A la surface, il y a de petites vagues innombrables qui blanchissent, écument, se battent, disparaissent... mais plus bas, les courants circulent, invisibles, et ce sont eux qui poussent les navires!"

La Vie secrète, p. 249.

L'extraordinaire et fascinant

voyage d'étude des grottes profondes de l'âme humaine dans lequel Estaunié, ce guide expert et si intéressant, nous a conduits d'un pas toujours plus assuré, arrive maintenant à son terme. Ce n'est pas sans regret que nous prenons congé de ces lieux secrets de l'ombre, du silence et du mystère, où la lumière de la connaissance psychologique de notre auteur a rendu visibles à nos yeux tant de lentes formations merveilleuses et de gouffres béants. Et tandis que nous remontons à la surface de la vie extérieure et apparente, nous emportons avec nous le souvenir ineffaçable du silence menaçant de ces antres aux labyrinthes inextricables, des secrets insoupçonnés qu'elles recèlent, de la solitude mortelle dont elles étouffent l'âme et des souffrances épouvantables de leurs victimes désespérés. Dans ces abîmes aux bornes infranchissables, les âmes sont retenues jusqu'au moment où un hasard, un incident quelconque, une rencontre, un rien jeté par le sort provoque le dénouement, apporte la délivrance ou scelle la destruction finale. Ces gouffres de la vie secrète sont le lieu où se forgent les destinées, inspirant aux uns d'entreprendre, malgré les sacrifices, la virile conquête des cimes illuminées de la sublimation et de l'héroïsme et précipitant les autres sans merci dans le puits du suicide moral et de l'anéantissement.

La beauté de la description est une des caractéristiques du style d'Estaunié. Qui n'a pas lu avec délice maintes pages dans lesquelles il dépeint avec une admirable finesse les lieux dont il fait le décor dans lequel se meuvent ses personnages? Voici La Beauce, Châteaudun, Montauban, Semur, Dijon, les rives du Léman et Paris, la capitale. En général, notre romancier choisit de préférence le cadre d'une petite ville de province, et ses personnages, souvent de petits bourgeois, animés d'une seule passion, ne peuvent sortir de leur cercle restreint. Ils sont au reste en très petit nombre, et leur action, réduite au minimum, remplit à peine quelques scènes. Mais la multiplicité des événements du drame intérieur, âpre et implacable, remplit le canevas et va du désespoir total à la sublimation.

Avec La Vie secrète s'affirment le talent supérieur d'Edouard Estaunié, son art psychologique si profond et la souplesse de son style. Mais toutes ses oeuvres sont caractérisées par une sincérité à toute épreuve et un désir constant d'approfondir. La base philosophique n'y manque pas et la morale, quoique nullement prêchée, supporte tout l'édifice dont il s'est constitué l'architecte. Son oeuvre, profonde et ardente, crée une impression durable sur la pensée et les sentiments du lecteur. Au reste, l'honnêteté du romancier l'a poussé à

mettre plus d'importance à la création de personnages et d'actions fidèles à la réalité de la vie qu'à la beauté du langage, quoique celui-ci soit souvent magnifique. L'observation de la vie secrète, son examen, son analyse, sont le fort de notre auteur, et pourtant ce domaine demeure toujours mystérieux. Estaunié ne conclut pas, mais semble inviter ses lecteurs à tirer leurs propres conclusions. Il se contente d'exposer les faits que son analyse psychologique très poussée du caractère de ses personnages lui permet d'obtenir. Ce faisant, il ouvre les lourdes portes de la vie secrète et indique du doigt la possibilité de délivrance à l'âme retenue jusque là dans un cachot de souffrance.

Cette étude sur "Estaunié et la Vie secrète" nous a permis de découvrir, selon l'intéressante conception de l'auteur, les différents aspects du drame intérieur humain, résumé par ces mots: "La vie secrète, en silence, travaille le sol sacré des âmes... Révolution des coeurs que nul ne reconnaît plus; tous sont arrachés par elles aux habitudes, aux lois, à la règle... La vie secrète! force redoutable qui règne au plus profond de l'âme pour forger sa destinée, mais que nul n'aperçoit, car, enfermé dans son drame, chacun méconnaît l'autre." (1) "C'est l'heure unique où le Dieu passe, exalte qui lui répond et brise qui lui résiste." (2)

(1) La Vie secrète, pp. 255-6.

(2) Ibid, p. 256.

B I B L I O G R A P H I E

OUVRAGES GÉNÉRAUXHistoire Littéraire

- | | |
|--|--|
| J. Bédier
et P. Hazard | Histoire de la Littérature
française illustrée.
Larousse, s.d. (1924), 2 vol. |
| André Billy | La Littérature française
contemporaine.
A. Colin, 1927. |
| D. et C. Bonnefon | Les Ecrivains modernes de la
France.
A. Fayard, s.d. (1927). |
| Marcel Braunschvig | La Littérature contemporaine
étudiée dans les textes.
A. Colin, 1926. |
| J. Ernest-Charles | La Littérature française
d'aujourd'hui.
Perrin, 1902. |
| Charles-Marc
des Granges
et A. V. Pierre | Les Romanciers français, 1800-
1930.
Hatier, 1932. |
| René Lalou | Histoire de la Littérature
française contemporaine.
G. Crès, 1924. |
| Léon Levrault | Le Roman, des origines à nos
jours.
Mellottée, 1932. |
| Fortunat Strowski | Tableau de la Littérature
française au XIX ^e siècle et
au XX ^e siècle.
Mellottée, 1925. |

ÉDOUARD ESTAUNIERomans

Un Simple	Perrin, 1891.
Bonne-Dame	Perrin, 1891.
L'Empreinte	Perrin, 1896.
Le Ferment	Perrin, 1899.
L'Epave	Perrin, 1902.
La Vie secrète	Perrin, 1909.
Les Choses voient	Perrin, 1913.
L'Ascension de M. Baslèvre	Perrin, 1919.
L'Appel de la route	Perrin, 1921.
Le Labyrinthe	Perrin, 1924.
Tels qu'ils furent	Perrin, 1927.
Madame Clapain	Perrin, 1932.

Nouvelles

Solitudes	Perrin, 1917.
L'Infirmes aux mains de lumière	Bernard Grasset, 1923.
Le Silence dans la campagne	Perrin, 1925.
Le Cas de Jean Bunant,	
Une Nuit de Noces,	
Pages roumaines,	
La Découverte,	
L'Infirmes aux mains de lumière	

Etudes et Critique d'art

- Buffon S. n. d. l. ni d'éditeur,
(Dijon, Impr. Jobard), 1924.
- Impressions de Hollande Perrin, 1893.
Petits Maîtres

Discours

- Discours sur la Responsabilité de l'Ecrivain Belles-Lettres, mars, 1924,
no. 57.
- Séance de l'Académie Française. Perrin, 1925.
Discours de réception
de M. Edouard Estaunié.
Réponse de M. Robert
de Flers
- Le Cinquantième anniversaire de la mort de Firmin-Didot, 1926.
Georges Sand
- Discours aux funérailles de Jean Richepin Firmin-Didot, 1928.
- Institut de France. Firmin-Didot, 1928.
Académie Française.
Discours prononcés dans
la séance publique tenue
par l'Académie Française
pour la réception de M.
Emile Mâle (comprenant
la réponse de M. Edouard
Estaunié.)

Ouvrages scientifiques

- Les Sources d'énergie électrique Imprimeries réunies, 1895.
- Traité pratique de télécommunication électrique Dunod, 1904.

Pages inédites

- Daniel-Rops, "Les Quarante". Félix Alcan, 1931.
 Fauteuil XXIV. Edouard
 Estaunié. Les pages inédites
 formaient un chapitre de La
 Vie secrète non publié

Préfaces et Lettres-Préfaces

- La Crise du roman français, Dijon, 1922.
 Mémoires de l'Académie
 de Dijon
- Hommage à Joseph Conrad Editions de la Nouvelle
 Revue française, 1924.
- Anthologies des Poètes bour- Dijon, Les Editions du
 guignons contemporains Cap Burgonde (Librairie
 Venot), 1924.
- Selma Lagerlöff, Le Monde Perrin, 1924.
 des Trolls
- Victor Gauvin, La Mort de Perrin, 1925.
 mon ami
- Francis Ambrière, Parmi les Lyon, Les Editions du
 Fleurs et la Lumière Fleuve, 1926.
- Clément-Janin, L'Homme Les Editions du Monde
 obscur moderne, 1926.
- Cusy et Germinet, Théâtre radio- Chiron, 1926.
 phonique, mode nouveau d'ex-
 pression artistique
- L'Ecole Polytechnique Gauthier-Villars, 1932.
- Les Cahiers illustrés, Maîtres J. Ferenczi, 1932.
 et Jeunes de France et
 d'ailleurs. L'ouvrage
 complet, I, II, III, IV
- Georges Belloni, La Porte Editions de la Madelaine,
 d'Ivoire 1934.
- Louis Lefebvre, Choix de Perrier, 1935.
 poèmes

ÉTUDES SUR ESTAUNIÉEtudes d'ensemble

- Camille Cé Regards sur l'Oeuvre d'Edouard Estaunié.
Perrin, 1935.
- John Charpentier Estaunié.
Firmin-Didot, 1932.
- Ruth Carter Hok Edouard Estaunié, the perplexed positivist.
N.Y., King's Crown Press, 1949.

Ouvrages partiellement consacrés à Estaunié

- Henry Bordeaux Les Ecrivains et les Moeurs, 1897 - 1900.
Plon-Nourrit, 1900, 256-266.
- Jacques Boulenger ... Mais l'Art est difficile, 3^e série.
Plon-Nourrit, 1922, 173-183.
- Daniel-Rops Notre Inquiétude.
Perrin, 1927, 241-267.
- René Gillouin Esquisses littéraires et morales.
Grasset, 1926, 29-38; 116-119.
- René Groos et
Gonzague Truc Tableau du XX siècle.
Denoël et Steele, s.d. (1934), 206-209.
- Pierre Lasserre Faust et autres Etudes.
Calmann-Lévy, 1930, 149-158.
- Pierre Mille Le Roman français.
Firmin-Didot, s.d. (1930), 139-141.
- Daniel Mornet Histoire de la Littérature et de la
Pensée françaises contemporaines.
Larousse, s.d. (1928), 94-95.
- Georges Pellissier Etudes de Littérature contemporaine.
Perrin, 1898, I^{re} série, 161-170.

Idem, Ibid, 1900, 2^e série, 180-225.

Articles

- André Beaunier,
"Le Ferment" Revue Bleue, (29 avril 1899),
534-537.
- M. Edouard Estaunié Revue des deux Mondes, (1er
janv. 1920), 218-230.
- Henri Bidou,
"L'Appel de la Route" Revue de Paris, CLXIX,
(1922), 422-433.
- "Le Labyrinthe" Revue de Paris, CLXXXIV,
(1er sept. 1924), 220-224.
- Edouard Estaunié à
l'Académie Revue des deux Mondes, XXVI,
(1925), 944-948.
- R. P. Bowen,
Edouard Estaunié Sewanee Review, XXXV, (1927),
32-40.
- Albéric Cahuet,
Le Roman de la Illustration, (11 févr. 1922),
Souffrance 141.
- "L'Infirmes aux mains
de lumière Illustration, (18 août 1923),
156.
- Henri Chantavoine,
"La Vie secrète" Débats, (2 févr. 1909).
- John Charpentier,
"Le Labyrinthe" Mercure de France, (15 sept.
1924), 761-763.
- "Le Silence dans la
Campagne Mercure de France, (15 févr.
1926), 175-176.
- "Tels qu'ils furent" Mercure de France, (1er avril
1927), 161-162.
- "Madame Clapain" Mercure de France, (1er mai
1932), 666-669.
- Henri Clouard,
Edouard Estaunié Revue critique des Idées et
des Livres, XXIV, 196
- A. Cousty,
Edouard Estaunié Revue Bleue, (4 mars 1933),
143-146.

- Mary Darmesteter,
The Social Novel
in France
Contemporary Review, LXXV,
(1899), 800-813.
- J. Durantel,
Le Sentiment moderne
de la solitude
Vie des Peuples, XVI, (1925),
702-715.
- E. Eales,
Edouard Estaunié
Contemporary Review, CXXX,
(1926), 97-110.
- J. Ernest-Charles,
Nos romanciers:
Edouard Estaunié
Revue Bleue, (8 mars 1902),
307-310.
- Emile Faguet,
"Bonne-Dame"
Revue Bleue, (1891), 632-633.
- E. Fedelini,
Tre scrittori
francesi
Nuova Antologia, CCLXV, (1929),
471-484.
- Fidus,
Silhouettes
contemporaines
Revue des deux Mondes, (15 mai
1922), 345-365.
- H. G.,
Edouard Estaunié
Nouvelle Revue française, (janv.-
mars 1914).
- L. Gigli,
Scrittori francesi
contemporanei
Nuova Antologia, CCXXX, (1924),
235-251.
- K. Glaser,
Das Wesen des Roman-
kunst Estaunié
Herrig's Archiv, CLIII-CLIV,
(1928), 88-100.
- Félix Guirand,
Edouard Estaunié
Larousse mensuel, (juin, 1925).
- Edmond Jaloux,
Un nouvel
académicien
Nouvelles littéraires, (17 nov.
1923).
- Georges Lecomte,
Le roman français
Larousse mensuel, (avril 1931).

- Robert Lejeune,
L'Ascension de
M. Estaunié
Revue Critique des Idées
et des Livres, (25 févr.
1924), 82-87.
- Pierre Lièvre,
"L'Appel de la Route"
Marges, (15 mars 1922).
- G. Marcel,
"Le Labyrinthe"
Nouvelle Revue française, XXIII,
(1924), 370-372.
- Lucien Maury,
"La Vie secrète"
Revue Bleue, II, (7 nov. 1908),
(601-603).
- "Les Choses voient"
Revue Bleue, (4 oct. 1913),
443-446.
- "L'Ascension de M.
Baslèvre
Revue Bleue, (1er - 8 nov.
1919), 666-669.
- G. de Pawlowski,
"L'Infirmes aux mains
de lumière"
Annales, (18 nov. 1923).
- Henry Petiot,
"Le Labyrinthe"
Chronique des Lettres
françaises, (1925), 115-116.
- Rachilde,
"Les Choses voient"
Mercure de France, (1er nov.
1913), 132-133.
- "Solitudes"
Mercure de France, (1er sept.
1917), 105-106.
- "L'Appel, de la Route"
Mercure de France, (15 juillet
1922).
- "L'Infirmes aux mains
de lumière"
Mercure de France, (15 févr.
1924).
- Firmin Roz,
Un romancier de la
vie secrète
Revue Bleue, (4 févr. 1922),
92-94.
- "L'Infirmes aux mains
de lumière"
Revue Bleue, (1er déc. 1923),
811-814.
- Jules Sageret,
Edouard Estaunié,
romancier de la douleur
et de la destinée
Vient de paraître, (déc.
1924).

- W. Scheifley,
Edouard Estaunié
Modern Language Journal, X,
(1926), 357-365.
- Albert Thibaudet,
Les Romans pendant
la guerre
Nouvelle Revue française,
(juin-sept. 1919)
- Pierre Trocmé,
Edouard Estaunié
Revue Bleue, (15 déc. 1923),
837-839.
- Gonzague Truc,
Edouard Estaunié à
l'Académie Française
Grande Revue, CXIII, (1923),
408-420.
- Robert Vallery-Radot,
Le Sens de l'âme dans
l'oeuvre de M. Estaunié
Revue Hebdomadaire, IX,
(28 sept. 1924), 329-340.
- René Villard,
Edouard Estaunié
Illustration, (3 avril 1926).
- W. Wahrholz,
Das heimliche Frank-
reich: Estaunié
Literarische Echo, XXVIII,
(1926), 643-645.
